



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

NOUVELLE SÉRIE.]

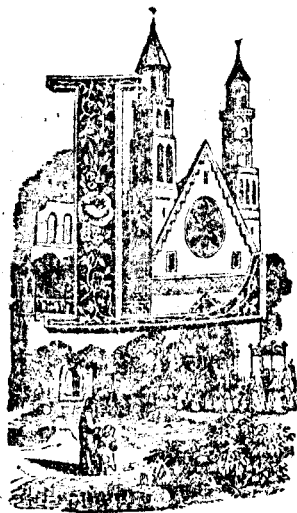
MAI 1849.

[5me LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE. III.



L'ACTE le plus politique de Napoléon, pendant son consulat, fut peut-être le rétablissement du culte en France, par la signature du concordat qui eut lieu le 15 juillet 1801. Les difficultés de cette négociation avaient été d'autant mieux applanies que, dans le cours de ses précédentes campagnes d'Italie, lui, général en chef, n'avait point agi brutalement, comme la plupart des généraux répu-

blicains, ses collègues, contre Rome et les pontifes. Dans toutes ses lettres au pape, il lui avait constamment donné le titre de *santo Padre*, et lui-même avait signé *son humble fils*; car peut-être rêvait-il déjà cette double couronne qui devait, quatre ans plus tard, le faire à la fois chef d'un grand empire et fils aîné de la Sainte Eglise. Aussi, dès les premières ouvertures faites par Napoléon à la cour de Rome, le pape s'empres- sât-il d'expédier à Paris le prélat Spina, le cardinal Gonsalvi, et le père Caselli, en qualité de plénipotentiaires; Joseph Bonaparte, le conseiller d'Etat Cretet et l'abbé Bernier, furent ceux du premier consul, qui dès lors employa tous les moyens pour activer et amener l'entreprise à bien.

Quelques jours auparavant, à la suite d'une séance du conseil d'Etat, Napoléon demanda à Portalis :

—Qu'est-ce que vos théophilanthropes ? ces gens-là ont-ils un dogme ?

Portalis, homme de lumière et de droiture, expliqua à Napoléon que la doctrine des théophilanthropes avait pour base les préceptes de la loi naturelle ; pour but, la pratique et l'amour de toutes les vertus ; en un mot, que c'était une religion purement morale et sociale.

—Oh ! oh ! reprit vivement Napoléon, ne me parlez pas d'une religion qui ne me prend qu'à vie, sans m'enseigner d'où je viens et où j'irai.

Le concordat fut donc résolu : peut-être l'était-il d'avance, dans le secret de la politique de Napoléon et d'après ses penchans religieux. Quoi qu'il en soit, un soir qu'il s'en expliquait au cercle de Joséphine, Monge lui dit :

—Espérons pourtant qu'on n'en viendra pas aux billets de confession.

—Il ne faut jurer de rien, répliqua sèchement le premier consul.

De cette époque commença à dater le refroidissement de beaucoup d'hommes pour lui en France, et ce fut principalement dans les hauts grades militaires que ce foyer de mécontentement éclata. La plupart des chefs de l'armée réunis à Paris se déclarèrent contre cet acte. Soit dépit contre une institution qu'ils avaient combattue, soit qu'ils vissent là un premier pas du général Bonaparte pour sortir de leurs rangs et s'élever sans eux à d'autres destinées, soit enfin rivalité de quelques ambitions jalouses, il n'en est pas moins vrai que les résolutions les plus violentes furent proposées à ce sujet, entre autres celle de renverser le premier consul de son cheval à la parade, puis de le fouler aux pieds. Si ce ne fut pas de la part de ce tumultueux état-major une conjuration à mort, c'est qu'il y manqua le mystère, et un chef assez sûr de lui succéder pour donner l'élan et garantir à tous l'impunité. Tout cela fut si bruyant et si divisé que Napoléon ne l'ignora pas, et que lui-même ordonna d'arrêter et de faire éloigner de Paris

trois ou quatre des plus mutins, ce qui suffit pour calmer cette bourrasque révolutionnaire.

Mais l'impulsion donnée dans quelques villes de province qui comptaient une nombreuse garnison, continua son effet. Des libelles, dans lesquels était prodiguée l'injure contre le premier consul, contre le *Corse déserteur*, contre l'*assassin de Kléber*, et qui faisaient un appel à l'*insurrection* et à l'*extermination*, furent jetés par ballots dans la capitale. Il est vrai que, grâce à l'activité de la police, toujours sous la direction de Fouché, pas un seul de ces pamphlets ne parvint à sa destination, excepté cependant le premier de tous, expédié à Paris, dans un panier de beurre de Bretagne, par la diligence de Rennes, à un aide de camp du général Moreau.

Dès ce moment, Napoléon ne douta plus que ce général ne fût au moins dans la confiance de cette séditieuse circulaire qui jetait des brandons de discorde dans tous les rangs de l'armée. Aussi enjoignit-il au ministre de la police d'avoir avec lui une explication ; elle eut lieu presque immédiatement et fut peu satisfaisante. Moreau se tint sur un ton léger de réserve à peine négative, affectant de plaisanter sur ce qu'il appelait une conspiration de pot à beurre, comme à sa table et dans son salon on avait déverné à son cuisinier une casserole d'honneur, et un collier d'honneur à son lévrier.

Fouché, avec tous les ménagements possibles, rendit compte le soir même au premier consul de sa conversation avec Moreau. Napoléon, après avoir écouté attentivement le ministre, lui dit :

— Il faut enfin que cette lutte finisse ; il n'est pas juste que la France souffre, tiraillée entre deux hommes. Moi dans sa position, et lui dans la mienne, je serais son premier aide-de-camp. Se croit-il en état de gouverner ?... Eh bien ! soit ; mais alors, demain, à six heures du matin, qu'il se trouve au bois de Boulogne ; son sabre et le mien en décideront : je l'y attendrai. Ne manquez pas, Fouché, d'exécuter mon ordre.

Il était près de minuit quand le ministre revint des Tuileries avec une si étrange mission. Moreau fut appelé sur-le-champ... On juge assez que la prudence conciliatrice de Fouché dut s'interposer avec succès. Par accommodement, le général consentit à se rendre le lendemain au lever du premier consul, où il n'avait pas paru depuis quelque tems ; et Napoléon, prévenu dès la nuit même, l'accueillit parfaitement. Cela fit presque un événement de cour, bien que personne ne se doutât que, quelques heures auparavant, ces deux hommes dussent se couper la gorge ; mais dès ce jour ils furent irréconciliables.

Napoléon, qui jusqu'alors ne s'était jamais montré qu'en uniforme, porta, à la fête de l'anniversaire du 14 juillet, un habit habillé de soie rouge, brodé à Lyon, avec une cravate noire. Ce costume parut assez bizarre ; cependant on ne lui en fit pas moins compliment sur son bon goût, excepté pour la cravate, qui, lui objecta-t-on, n'était nullement en harmonie avec l'habit.

— Il y a toujours quelque chose qui sent le militaire, répondit-il en souriant, et il n'y a pas de mal à cela.

M. Gaudin, ministre des finances, fut l'un des premiers qui, à une audience de Saint-Cloud, porta la bourse à cheveux et des dentelles. On suivit peu à peu cet exemple pour plaire au premier consul ; mais ce retour aux anciens usages fut, dans

les commencements, une véritable mascarade. L'un avait une cravate avec un habit habillé, l'autre un col avec un frac ; celui-ci la bourse, celui-là la queue ; quelques-uns avaient les cheveux poudrés, le plus grand nombre était sans poudre ; il n'y manquait que les perruques. Toutes ces petites choses étaient devenues de grandes affaires. Les anciens perruquiers étaient aux prises avec les nouveaux. Chaque matin on regardait la tête du premier consul ; si on l'eût vu une seule fois avec de la poudre, c'en était fait des titus, l'une des modes les plus saines et les plus commodes de la révolution, et les cheveux au naturel eussent été proscrits.

Les femmes, qui poussaient à l'ancien régime par caprice ou par coquetterie, étaient cependant ennemies de la poudre, parce qu'elles tremblaient que la réforme ne les atteignît, et qu'on ne finît par les grands paniers, après avoir commencé par les chignons et les crêpés. Elles voyaient juste, car quelques douairières de la cour de Louis XV avaient soutenu qu'on ne pouvait être jolie avec les modes grecques et romaines, et que la corruption des mœurs ne datait que du moment où on avait porté les cheveux courts et des robes qui dessinaient les formes.

Madame Bonaparte était à la tête de l'opposition ; il appartenait de défendre la grâce et le bon goût à la femme du monde qui en avait le plus. Elle détestait la gêne et la représentation, et disait souvent :

— Tout ceci me fatigue et m'ennuie ; je n'aie pas un moment à moi.

Napoléon servait de père aux enfans de sa femme, et ceux-ci justifiaient cette affection paternelle par leurs excellentes qualités et leur amour filial. Eugène était plein d'honneur, de loyauté et de bravoure ; Hortense, douce, aimable et sensible. Sa mère avait voulu la marier pour la rendre heureuse... En l'unissant à son frère Louis, Napoléon crut concilier avec sa politique le bonheur de sa belle-fille : il se trompa.

Au fur et à mesure que le pouvoir consulaire s'était agrandi, le travail journalier auquel se livrait Napoléon était devenu plus important, d'autant que c'était dans son cabinet particulier que s'élaboraient toutes les affaires gouvernementales. La direction de ce cabinet était confiée à Bourrienne ; malheureusement le caractère de ce dernier se mêlant à un besoin de négociations intéressées dans lesquelles il trouvait tout à la fois de l'influence et des bénéfices, Napoléon, qui n'aimait pas les faiseurs d'affaires, congédia Bourrienne, auquel il accorda le consulat de Hambourg, comme indemnité, et remplaça ce secrétaire intime par M. de Menneval, honnête et probe jeune homme, élevé dans l'enivrement de la gloire et du génie de Napoléon auprès de Joseph Bonaparte, son frère. M. de Menneval savait écrire aussi vite que Bourrienne ; d'une fidélité et surtout d'une discrétion à toute épreuve, il se voua corps et âme au premier consul. Le cabinet particulier s'accrut ensuite de secrétaires qui devinrent presque tous des hommes considérables et considérés. M. Fain y joua plus tard, et lors des derniers tems de l'empire, ainsi que M. Monnier, un rôle important. Au reste, ce cabinet particulier, entièrement composé de jeunes hommes, recevait comme un reflet de l'immense activité du premier consul, qui, devenu empereur, voulut tout connaître.

Si les fonctions de secrétaire de Napoléon étaient honora-

bles à remplir, elles étaient aussi une rude tâche. Il fallait, en quelque sorte, travailler jour et nuit, et se condamner à une espèce de reclusion ; car ce n'était que rarement que l'empereur permettait à un de ses secrétaires de s'absenter. Aussi préférerait-il les célibataires.

Dès le matin, à peine Napoléon était-il habillé (avant cinq heures en été, jamais plus tard que sept heures en hiver,) il descendait dans son cabinet, et il fallait bien que chacun fût à son poste pour être mis, par lui, en besogne. Trois tables étaient placées dans ce cabinet ; l'une, très-belle, pour lui (c'était un ancien bureau qui avait appartenu à Louis XIV, et sur lequel, dit-on, avait été signé l'édit de Nantes), se trouvait au milieu de la pièce, le dos du fauteuil devant la cheminée, et la fenêtre en face. A gauche de la cheminée était une petite pièce servant également de cabinet, et dans laquelle se tenait ordinairement un des secrétaires adjoints. Par ce cabinet, on pouvait communiquer, de plain-pied, avec les grands appartements.

Quand Napoléon était devant son bureau, assis dans le large fauteuil dont il mutilait sans cesse les bras à coups de canif, il avait vis-à-vis de lui et un peu à sa droite un grand corps de bibliothèque garni de cartons. Tout à fait à droite était la grande porte du cabinet ; elle conduisait immédiatement, au moyen de quelques marches, dans sa chambre à coucher. Après avoir traversé cette pièce, on passait dans un petit salon qu'on appelait le salon d'attente ; puis venait le grand salon où se tenaient habituellement les officiers de la maison. Les personnes étrangères au palais entraient dans le cabinet de l'empereur par l'autre côté, c'est-à-dire par le pavillon de Flore ; de sorte qu'il leur fallait, avant d'y arriver, passer par la petite pièce dont nous avons parlé, où couchait la nuit le garçon du bureau, auquel on donna, plus tard, la qualification de gardien du portefeuille.

Deux autres tables fort modestes étaient encore placées dans le cabinet impérial. Il n'y en avait jamais qu'une seule d'occupée, celle de droite ; l'autre servait à entreposer les cartons, les papiers, les cartes et les livres dans lesquels on avait à puiser des recherches. En été, on avait en perspective le feuillage des beaux marronniers des Tuileries ; mais il fallait se tenir debout et près de la croisée pour apercevoir les promeneurs du jardin. Le secrétaire qui travaillait sur la petite table de droite tournait le dos à Napoléon, de sorte qu'il n'avait besoin que d'un léger mouvement de tête pour le voir lorsqu'il avait quelque chose à lui dire. Le secrétaire qui occupait la petite pièce à côté n'entrait jamais dans le cabinet lorsque Napoléon s'y trouvait, à moins qu'il ne l'appelât. Souvent, et par désœuvrement, il allait le trouver et causait avec lui. Il ne donnait jamais d'audience particulière autre part que dans son cabinet. Jamais il ne faisait fermer les portes de communication ; s'il voulait être seul, il envoyait promener dans la grande antichambre du pavillon de Flore ses secrétaires ; il en agissait de même lorsqu'il voulait être en tête-à-tête avec la personne qu'il recevait.

Parmi ses habitudes particulières, il avait encore celle de s'asseoir sur le bord de la table et d'appuyer un de ses bras sur l'épaule de celui qui l'occupait, en balançant ses jambes de façon à imprimer à cette table un mouvement d'oscillation, qu'il était impossible d'écrire ce qu'il dictait.

— Ah ! pardon, disait-il alors ; c'est une mauvaise habitude. Et l'empereur de rire, de se mettre debout, et de continuer à dicter en se promenant les mains croisées sur le dos.

Au retour de Milan, en 1805, où Napoléon était allé se faire couronner roi d'Italie, le travail de son cabinet particulier était devenu si considérable, qu'il était impossible à un seul homme d'y suffire. M. de Menneval en avait prévenu l'empereur, et celui-ci songeait à lui trouver des auxiliaires, lorsque deux jeunes gens, protégés par M. Maret, alors ministre de la secrétairerie d'Etat, furent proposés et admis à l'honneur de travailler dans le cabinet impérial, conjointement avec M. de Menneval. Ce furent le jeune P*** et M. de M***. Ils étaient très-exacts et très-laborieux ; aussi les voyait-il avec beaucoup de bienveillance. Logés au palais et par conséquent nourris chauffés, éclairés, etc., ils recevaient en outre un traitement fixe de 8,000 francs par an. On va croire qu'avec tous ces avantages ces messieurs étaient dans l'aisance ; il n'en était rien. S'ils étaient assidus aux heures de travail, ils ne l'étaient pas moins à celles des plaisirs, quand la journée était achevée ; d'où il venait que le deuxième trimestre était à peine commencé que les appointements de l'année étaient dépensés. L'un d'eux surtout, P***, avait contracté tant de dettes, et ses créanciers, connaissant sa position, se montraient si impitoyables, que, sans une circonstance imprévue, il aurait été infailliblement remercié, si la connaissance de ces faits fût parvenue aux oreilles de Napoléon.

Après avoir passé des nuits entières à réfléchir sur la délicatesse de sa situation, et n'imaginant pas de moyen pour sortir d'embarras en satisfaisant ceux de ses créanciers qui le traquaient à toutes les issues du palais, le pauvre P*** avait cherché une distraction toute naturelle à son anxiété dans le travail, en se rendant chaque jour, dès cinq heures du matin, dans le cabinet de l'empereur. Comme à pareille heure personne ne pouvait l'entendre, tout en préparant la besogne de la journée, il s'amusait à siffler l'air de cette romance de Blangini : " Il est trop tard ! " alors fort en vogue. Or, un matin que Napoléon, ayant déjà travaillé seul dans son cabinet, en sortait pour aller se mettre au bain, entendant siffler dans le petit cabinet qui précédait le sien, il revint immédiatement sur ses pas :

— Diantre ! déjà ici, monsieur ! dit-il à P*** d'un air satisfait ; c'est exemplaire. Menneval doit être content de vous ; qu'avez-vous d'appointements ?

— Huit mille francs, sire, et lorsque j'ai l'honneur de suivre Votre Majesté en voyage, on me donne une gratification.

— Diable ! à votre âge, c'est fort joli. Il me semble qu'en outre de cela, on vous loge et on vous nourrit !

— En effet, sire.

— Alors je ne m'étonne plus si vous chantez ; car vous devez être très-heureux, n'est-ce pas ?

En disant ces mots, Napoléon se frotta les mains. P***, jugeant à ce tic particulier que l'empereur est de bonne humeur et qu'une occasion favorable de sortir d'embarras une bonne fois pour toutes lui est offerte ; P***, disons-nous, se résout à lui faire l'aveu de la fâcheuse position dans laquelle il se trouve.

— Hélas ! sire, je devrais l'être, reprit-il d'un ton contrit : et cependant je ne le suis pas.

— Ah !... Et pourquoi cela ?

— Sire, parce que d'abord j'ai trop d'Anglais à mes trousses, et qu'ensuite j'ai à soutenir mon vieux père, qui est presque aveugle, et ma sœur, qui n'est pas encore mariée.

— Mais, monsieur, vous ne faites là que ce qu'un bon fils doit faire. A propos ! que voulez-vous dire avec vos Anglais ? Est-ce que par hasard vous auriez de ces gens-là à nourrir ?

— Non, sire ; mais ce sont eux qui m'ont prêté de l'argent lorsque je n'en avais pas ; je n'ai pu encore le leur rendre. Tous ceux qui ont des dettes appellent aujourd'hui leurs créanciers des Anglais.

— Assez, assez, monsieur, je comprends... Ah ! vous avez des créanciers !... Comment ! avec vos appointements vous faites des dettes ?... Il suffit ; je ne veux pas avoir plus longtemps près de moi un homme qui a recours à l'or des Anglais, lorsque avec celui que je lui donne il peut vivre honorablement. D'ici à une heure vous recevrez votre démission. Adieu, monsieur.

Et Napoléon, lançant un regard sévère à P***, remonta dans sa chambre à coucher en laissant le jeune homme en proie à un tel état de désespoir que, déterminé à se tuer, déjà il s'était emparé d'un poignçon et allait s'en frapper au cœur, lorsque, fort heureusement pour lui, M. de M***, son collègue, entra dans le cabinet et parvint, non sans peine, à faire rentrer le calme dans l'esprit de son ami. A peine une demi-heure s'était écoulée que le général Lemarrois, aide-de-camp de Napoléon, entra et remit à P*** une lettre cachetée, en lui disant :

— C'est de la part de l'empereur.

P***, ne doutant plus de son malheur, prend la lettre et la donne à M. de M***, incapable qu'il est de pouvoir la lire lui-même. Celui-ci l'ouvre ; elle était ainsi conçue :

« Je voulais vous chasser de mon cabinet, car vous l'avez mérité ; mais j'ai songé à votre vieux père aveugle, m'avez-vous dit, à votre jeune sœur, et je vous ai pardonné à cause d'eux ; et comme ce sont eux surtout qui doivent avoir à souffrir de votre conduite, je vous envoie, avec un congé pour aujourd'hui seulement, un bon de 10,000 francs que M. Estève (1) a ordre de vous payer à l'instant. Débarrassez-vous avec cette somme, de tous les Anglais qui vous tourmentent et faites en sorte de ne plus retomber dans leurs griffes, car alors je vous abandonnerais sans retour. »

« NAPOLÉON. »

Un *vive l'empereur !* étourdissant sortit de la bouche de M***. Quand à P***, la joie et le saisissement semblaient lui avoir ôté la parole ; tout en pleurs, il embrassa le général Lemarrois et son collègue, et, partant comme un trait, il alla annoncer à sa famille ce que certaines gens du faubourg Saint-Germain, qui eurent connaissance de ce trait, appelèrent un *nouvel acte de la tyrannie impériale*.

Cependant Napoléon, qui était toujours juste, ne demandait pas mieux que de donner également une gratification à M. de M***, dont il n'avait jamais eu qu'à se louer ; mais comme il ne faisait rien sans but et sans motif, il voulut que

celui-ci lui fournît l'occasion de se montrer généreux envers lui, se ménageant du reste de la lui offrir tout naturellement. Malheureusement M. de M***, qui se trouvait à peu près dans la même position que son collègue, ne sut pas profiter de cette bonne disposition de l'empereur ; elle faillit, au contraire, tourner à son désavantage.

Napoléon, avant tout, voulait être obéi et servi sur-le-champ. Il n'aurait pas que l'on remit au lendemain ce qu'on pouvait faire le jour même, et ce n'était que très-rarement qu'il ajournait un travail. Si ce travail ne lui plaisait pas, il chargeait un de ses secrétaires de le faire et de le lui présenter à jour et à heure fixes ; malheur à lui si cette besogne n'était pas achevée à propos, car il ne haïssait rien tant que la paresse ou l'inaction. Une négligence de ce genre de la part de M. de M*** fit qu'il ne reçut pas la gratification qui lui était réservée. Voici comment : il y avait déjà quelques jours que P*** avait touché ses 10,000 francs. M. de M*** était seul et debout devant la fenêtre du cabinet de Napoléon, lorsque celui-ci entra, prend sur son bureau un cahier et le lui remet en disant :

— Faites-moi une copie de ce rapport, il me la faut ce soir à onze heures.

Puis il sort.

M. de M*** avait pris le cahier et s'appropriait à le lire sans quitter sa place, lorsque Napoléon, rentrant quelques minutes après, aperçoit son secrétaire toujours debout devant la croisée :

— Que faites-vous encore là, monsieur ? lui dit-il d'un ton sévère ; je parie que vous vous amusez à regarder les femmes qui se promènent sur la terrasse !

Et s'approchant lui-même de la fenêtre :

— J'en étais sûr ! s'écrie-t-il.

En effet, la terrasse du bord de l'eau, alors promenade à la mode, était couverte de jolies femmes qui, chaque jour, venaient à pareille heure faire admirer leur toilette ; mais au lieu de s'excuser, comme il aurait dû le faire, M. de M*** répond :

— C'est vrai, sire, cela m'arrive quelquefois ; cependant je puis assurer à Votre Majesté que, dans ce moment, je réfléchissais à la longueur de ce rapport.

Alors, monsieur, raison de plus pour ne pas badauder.

— Sire, j'avais besoin de me reposer un peu.

— Quand on est las, monsieur, réplique l'empereur presque impatienté, on s'assoit. C'est devant votre table que j'aurais dû vous trouver en rentrant, et non devant cette fenêtre.

— Sire, je...

— Assez, monsieur, fit Napoléon en frappant du pied avec vivacité, vous m'avez entendu.

Et il sort précipitamment de son cabinet, sans doute pour n'être pas forcé d'adresser d'autres reproches à ce jeune homme.

Tout cela n'eût été rien encore ; mais la copie du rapport ne s'étant pas trouvée expédiée le soir, comme elle aurait pu l'être, Napoléon n'en témoigna pas de suite son mécontentement à M. de M*** ; mais, plus tard, l'occasion s'étant présentée de lui reprocher la négligence qu'il avait apportée à cette expédition, il ne la laissa pas échapper, et apprit à son secrétaire ce qu'il avait perdu dans cette circonstance.

(1) Trésorier de la couronne.

Par la suite, M. de M*** eut beau redoubler de zèle et d'activité, se rendre dans le cabinet dès cinq heures du matin, siffler même l'immense répertoire des romances de Blangini, tout fut inutile ; Napoléon fit la sourde oreille ; il ne voulut ni comprendre ce langage musical, ni pardonner l'acte de paresse

dont M. de M*** s'était rendu coupable, et, quoi qu'il en soit, il n'eut part à aucune des faveurs qui, à certaines époques de l'année, pleuvaient sur la tête de ceux qui, comme lui, approchaient de l'empereur.

(A Continuer.)



LES VICISSITUDES D'UN CHASSEUR PARISIEN.



UX approches de l'hiver, ces animaux quittent le versant nord des montagnes pour aller habiter celui du midi, mais jamais ils ne descendent dans la plaine. Les femelles portent quatre ou cinq mois et mettent bas un petit, rarement deux, en mars et avril ; elles en prennent soin jusqu'en octobre, époque à laquelle les jeunes se confondent avec le reste de la troupe, qui est rarement de plus de quinze à vingt.

Grassouillet, enchanté de ce que venait de lui apprendre Thomas, commença dès lors à soupçonner qu'il pourrait bien, en histoire naturelle, y avoir une autre science que celle des noms ; mais il s'en tint toujours au soupçon, parce qu'il lui parut bien plus aisé d'apprendre des mots que des choses. Dès le jour de son arrivée, il voulait partir pour la chasse ; mais son domestique lui fit comprendre qu'il fallait, avant, faire des préparatifs indispensables, et ce ne fut qu'avec regret qu'il consentit à remettre la partie au lendemain.

Dès la pointe du jour, Thomas vint apporter à son maître un équipage de chasse bien différent de celui de la veille. Il consistait en : 1^o une carabine à balle forcée avec laquelle on peut tirer une pièce de gibier à trois cents pas ; 2^o un long bâton armé, au bout d'une pique en fer, afin de se soutenir sur les glaciers, et de sonder sa route dans les neiges ; 3 une paire de gros souliers ferrés ; 4^o des crampons en acier qu'on s'attache aux talons, soit pour marcher sur la glace, soit pour grimper contre les pentes les plus raides des rochers. Enfin, pour compléter l'équipage invariable des chasseurs de chamois, il lui jeta sur les épaules un sac de grosse toile dans lequel se trouvaient une poire à poudre, des balles, une gourde pleine d'eau-de-vie de grains, un morceau de fromage de gruyère, et la moitié d'un pain d'avoine que Grassouillet remplaça par un pain blanc du plus pur froment.

Le bon marchand de bonnets s'affubla de tout cela sans mot dire ; mais il pensait que la chasse à la loutre, chez les Ecosais, si l'on n'avait pas à craindre le plongeon, serait plus agréable sous le rapport des provisions de bouche.

Après un copieux déjeuner, les deux chasseurs se mirent en

route et s'acheminèrent vers les montagnes, dans des déserts aussi stériles que ceux du Sahara, qui ne sont habités que par des chamois, des marmottes et des ours. Pour se distraire des ennuis de la route, Grassouillet faisait causer Thomas, qu'il traitait alors plus en ami qu'en domestique.

— La chasse aux chamois, disait ce dernier, est extrêmement périlleuse ; mais, chez tous ceux qui s'y sont une fois livrés, elle devient une passion tellement violente que rien ne peut les déterminer à y renoncer. Les lois, les fatigues, les dangers, l'exemple de la mort même, n'y font rien. Mon bisaïeul y a péri en tombant dans un abîme ; mon grand-père s'y est perdu dans les profondes fissures d'un glacier ; mon père y a été étouffé par un ours, mon frère a été précipité par un chamois, et je pense qu'un de ces jours je finirai d'une de ces manières. Cela ne m'empêche pas de courir les montagnes, et je chasserai tant que j'aurai de bonnes jambes et une bonne carabine.

— Diable ! dit M. Grassouillet un peu ému, je ne croyais pas qu'il y eût autant de dangers. C'est, ma foi, pire que les voitures dans la rue Saint-Denis, où l'on ne voit guère qu'une personne écrasée ou estropiée par famille, grâce aux sages ordonnances de M. le préfet de police.

— Et tout cela, continua le chasseur, pour tuer trois ou quatre chamois par an, valant, terme moyen, trente francs la pièce. Nous sommes obligés de nous enfoncer dans des montagnes désertes et inaccessibles pour toute autre personne qu'un chasseur ; de coucher des semaines entières à la belle étoile, ou dans de misérables huttes ouvertes à tous les vents et à la pluie, de vivre de privations, et souvent de nous contenter des fruits sauvages de la ronce et de l'airelle myrtille, ou de racines amères pour toute nourriture.

— Diable ! diable ! dit Grassouillet.

— Au risque d'être mis en pièces en roulant dans un précipice, malgré les crampons que nous portons aux talons, il faut aller épier les chamois au milieu de leurs rocs infranchissables, se glisser pendant un quart de lieue en rampant sur le ventre comme un serpent, pour essayer de les approcher à portée de balle, et recommencer vingt fois cette périlleuse et pénible manœuvre avant d'arriver à pouvoir les tirer. Quand nous nous rouvrons sur un de ces sentiers étroits, large tout au plus de

dix à douze pouces, bordés d'un côté par un précipice, et de l'autre par un mur vertical de rocs à pic, et qu'un chamois vient à nous par le même sentier, c'est alors qu'une lutte d'adresse, mais une lutte à mort, va commencer ; car ni l'homme ni l'animal n'ont assez d'espace pour rebrousser chemin ou se livrer mutuellement passage. Tous deux s'arrêtent un instant pour considérer avec effroi l'imminence du danger ; puis, tout à coup le chamois s'élançait avec la rapidité de la foudre. S'il aperçoit le moindre jour, le moindre espace vide entre le mur du roc et le chasseur, tout est dit : c'est là qu'il passera en s'y jetant à corps perdu, et l'homme sera jeté dans le précipice, à deux ou trois cents pieds de profondeur. Si ce dernier s'applique assez exactement contre le roc pour que le chamois n'aperçoive aucun jour entre eux, c'est le chamois qui sera précipité. Le moyen le plus prudent, quand on se trouve dans ce cas et que l'on a le temps de l'employer, est de se coucher à plat ventre ; dans ce cas, l'animal vous franchit d'un bond, et vous êtes sauvé.

— Ma foi, dit Grassouillet, un bon averti en vaut deux, et je ne pense pas, moi dont la tête tourne en regardant en bas du haut des tours Notre-Dame, que jamais je me hasarde dans de pareils sentiers.

Tout en causant ainsi, nos chasseurs gagnaient la montagne, et s'enfonçaient dans les Alpes (1), ordinairement fréquentées rencontrer un seul. Le caporal de la garde nationale parisienne ne n'avait pas une grande habitude de la marche, et, vers le milieu de la journée, il n'en pouvait plus de fatigue. Ils furent obligés de s'arrêter dans une sombre forêt de sapins, sur le bord d'un ruisseau où Grassouillet eut toute la liberté de se désaltérer dans l'onde limpide, après avoir diné en rechignant, avec un morceau de pain et de fromage. Il se trouvait tellement harrassé quand il fallut se lever pour se remettre en marche, qu'il pria son guide de le laisser se reposer une heure ou deux.

— Rien de plus aisé répondit Thomas, car nous ne sommes plus qu'à un petit quart de lieue du gîte où nous passerons la nuit. Tenez, voyez-vous ici, à droite, une roche qui se dessine à l'horizon, et qui affecte la forme fourchue de la queue d'un milan !

— Très-bien ! très-bien !

— Il y a là une maison où nous serons reçus confortablement par des amis, ainsi rien ne nous presse. Si vous le voulez, dormez une demi-heure sur ce lit de lichens, de carline et de gé-népi, et ensuite vous viendrez me rejoindre. Je vais me mettre tout doucement devant, et, en vous attendant, je tâcherai de tuer une paire de gélinottes ou de lagopèdes pour notre souper.

Cette dernière considération déterminait Grassouillet à laisser partir son guide. Il posa son pain et son fromage à côté de lui, sur la mousse, afin de pouvoir rouler son sac et s'en faire un oreiller passable ; il plaça sa carabine entre ses jambes pour l'avoir sous la main en cas qu'un chamois vint à passer, puis il s'étendit de son long et s'endormit profondément. Son sommeil fut si lourd et dura tant, que la nuit était venue, froide et

sombre, longtemps avant qu'il eût fait le moindre mouvement. Il rêvait qu'il était sur une corniche de rocher, en face d'un chamois qui, pour passer, allait le précipiter. Ce rêve l'effraya tellement que, moitié dormant, moitié éveillé, il entr'ouvrit la paupière ; mais il la referma bien vite quand il aperçut, dans l'obscurité, à un pied et demi de son nez, deux yeux féroces, rouges et brillants comme des charbons ardents, qui le regardaient d'une manière étrange et peu courtoise. Il crut sentir ensuite que deux énormes mains velues, aux longues griffes, le retournaient de dessus le dos pour le placer sur le ventre, puis, qu'une respiration chaude et humide lui soufflait, en grognant, quelques murmures inarticulés dans l'oreille. Alors il se réveilla tout à fait, se frotta les yeux et se releva. Il jeta un regard effrayé autour de lui ; mais il n'aperçut absolument rien, peut-être par ce que la nuit était fort noire.

— Ouf ! dit-il en s'étirant les bras et les jambes, je suis content de m'être éveillé, car je faisais un vilain rêve ! Il me semble cependant que j'entends de ce côté, dans les broussailles, comme un craquement de dents ! Non, non, ce n'est rien ; mais je crois qu'il est prudent de m'en aller d'ici. Ramassons d'abord nos provisions et nos armes. Tiens ! tiens ! je ne trouve plus mon fromage et mon pain ! est-ce que les marmottes les auraient grignottés ? Ma foi, tant pis !

Et Grassouillet se mit en marche dans l'espérance de trouver l'habitation de la roche du milan ; mais, grâce à l'obscurité, il se perdit dans les broussailles. Ce n'est qu'après s'être déchiré les mains et le visage dans les ronces, après avoir fait vingt culbutes dans des fossés fangeux, après s'être cogné dix fois le front et le nez contre des troncs d'arbres et des rochers, qu'enfin il aperçut bien loin ! bien loin ! une lumière qui tremblotait à travers les ténèbres. Grassouillet connaissait ses auteurs classiques aussi bien qu'un employé du ministère ; aussi pensa-t-il tout du premier coup à l'ogre du petit Poucet, ce qui n'eût pas été encourageant pour un homme ordinaire. Mais Grassouillet se souvint qu'il n'était pas un homme ordinaire, et, sans hésitation, il marcha droit sur la lumière, franchissant, tantôt sur les pieds, tantôt sur le dos ou la tête, les obstacles anfractueux qui lui barraient le passage et lui faisaient perdre l'équilibre.

Enfin, le corps meurtri et les côtes à moitié rompues, il finit par arriver, à onze heures du soir, à la porte de l'habitation qu'il cherchait. Cette porte consistait simplement en une mauvaise claie en branchages, à travers laquelle perçaient les pâles rayons de lumière qui l'avaient guidé. Quand à la maison, elle avait environ douze pieds de largeur sur vingt-quatre de longueur, et affectait assez bien la forme architecturale d'un vieux hangar abandonné ; elle était bâtie avec des pierres informes, entassées en manière de quatre murailles au moyen de boue et de mousse, et le toit de genêts et de gazon, qui la couvrait était soutenu par quelques perches de sapin. Le tout était dans un délabrement très-pittoresque, et qui eût fait le plus grand plaisir à un peintre de paysage comme mon voisin Van der Burg, ou même à un botaniste qui eût voulu herboriser les nombreuses plantes alpines qui croissaient dans les crevasses des murs et sur la toiture à moitié effondrée. Hélas ! le savant Grassouillet n'était ni peintre, ni botaniste, ni, que je sache, autre chose que caporal, ce qui fut cause qu'il hésita un moment à entrer.

(1) Le mot *alpe* ne signifie pas une montagne, mais un pâturage non fauchable, situé sur le sommet d'une montagne quelconque. Ainsi il peut y avoir des alpes dans l'Auvergne, dans les Pyrénées, dans les Andes du Pérou, dans les Himalaya de l'Asie, etc.

Cependant, le froid piquant de la nuit, la fatigue, et les douleurs qu'il éprouvait dans tout le corps, le déterminèrent. Il leva le loqueteau, poussa la claie, et se trouva en face de deux hommes dont la mauvaise mine, la longue barbe, la figure rebarbative et le costume délabré n'avaient rien de bien rassurant.

Ils étaient silencieusement assis, chacun sur une pierre, auprès d'un âtre où brûlaient encore trois ou quatre tisons à moitié consumés, dont la fumée s'échappait par la porte et par un trou pratiqué dans le toit. Une lampe ou creuse en terre cuite entretenue avec des mèches de jonc et de la graisse d'ours, nichée dans un trou de la muraille, jetait quelques rayons d'un rouge pâle peu propres à égayer la scène. Le marchand promena autour de lui un œil scrutateur : il n'aperçut, pour tout meuble, qu'un grand coffre vermoulu, placé à une des extrémités du hangar et servant de table ; un mauvais banc de bois : devant l'âtre, et à l'autre extrémité de la cabane, un tas de fougères sèches servant de lit. Ses yeux tombèrent ensuite sur deux carabines chargées appuyées contre le mur à proximité de la main de ses hôtes, puis, sur deux sortes de coutelas, ou plutôt de grands couteaux de boucher, qu'ils portaient pendues à la ceinture de leur pantalon.

En voyant entrer Grassouillet, les deux montagnards tournèrent la tête de son côté, et ne se dérangèrent pas autrement. Cependant ils lui firent signe avec la main de fermer la porte et de venir s'asseoir auprès d'eux, sur le banc. Alors l'un d'eux, voyant qu'il ne bougeait pas, lui dit à demi-voix, et comme s'il eût craint d'être entendu du dehors :

— Nous avons vu Thomas, nous savions que vous viendriez, et nous vous attendions depuis longtemps. Avez-vous faim ? il y a du pain dans le coffre ; avez-vous froid ? approchez-vous du feu ; avez-vous sommeil ? allez vous coucher sur ce lit de fougère.

Puis ils se retournèrent du côté de l'âtre, et retombèrent tous deux dans un farouche silence. Il se passait alors chez Grassouillet un phénomène moral et physiologique qui lui tenait le gosier si serré et la langue si fortement collée entre les deux branches de la mâchoire inférieure, qu'il lui fut impossible d'articuler un seul mot de réponse. Il resta là, muet, planté comme une borne au milieu de la cabane. Alors un de ces hôtes taciturnes éteignit la lampe, et l'autre lui fit signe d'aller se coucher. Ce signe fut assez énergique pour lui rendre l'usage de ses jambes, et sans la moindre hésitation il fut s'étendre sur la fougère. Grassouillet avait de la religion comme tout honnête homme devrait en avoir, et pourtant jamais il n'avait prié avec autant d'onction et de ferveur que ce soir-là, Dieu, la Sainte Vierge et les saints du paradis.

La lumière mourante des tisons que ses hôtes silencieux remuaient de temps à autre se reflétait d'une manière si singulière sur leur barbe rouge et leurs sourcils sauvages, elle donnait à leur figure brune et sauvage une expression de férocité si prononcée, que le pauvre César Grassouillet en perdit absolument toute envie de se livrer au sommeil ; mais il crut prudent de faire semblant de dormir, parce qu'il ne se sentit pas la force de chanter, comme font les enfants quand ils ont peur. Lorsqu'il vit ses hôtes se retourner vers lui pour le regarder, il se mit aussitôt à ronfler, comme s'il eût été couché sur son lit de plume de la rue Saint-Denis.

— Jean, dit un des montagnards d'une voix très-basse, il est minuit ; voici le voyageur qui dort profondément, et la lune qui se lève derrière la montagne ; je crois que c'est le moment d'agir ?

— Je le crois aussi. Mais qui de nous deux lui portera le premier coup ? Thomas, qui en a fait la rencontre et qui l'a laissé ce soir dans la forêt de sapins, dit que c'est un gaillard robuste et qu'il se défendra comme un lion.

Il y eut alors un instant de silence pendant lequel le malheureux César sentit tout son corps se couvrir d'une sueur plus froide que du vin de Champagne frappé de glace. Tout en recommandant son âme à Dieu, il essaya sans bruit de saisir sa carabine qu'il avait imprudemment laissée au pied de son lit, mais il ne put y parvenir.

— Bah ! Bah ! dit Julien, quand ce serait un diable incarné, nous en viendrons à bout, et une bonne balle dans la tête nous en fera raison. Tu sens bien, Jean, que nous ne pouvons laisser échapper une aussi rare occasion de nous procurer de l'argent. Sa dépouille sera riche, Thomas l'assure.

Grassouillet, en clignant de l'œil, aperçut les deux montagnards prendre leurs carabines, en visiter soigneusement les amorces, tirer à plusieurs reprises la lame de leurs couteaux, afin de s'assurer qu'elle ne tenait pas à son fourreau, puis se lever doucement de dessus leur siège. Alors il dit son *in manus*, et commença mentalement à réciter les prières pour les morts.

— Ne fais donc pas tant de bruit, Jean ; tu vas réveiller le voyageur, et ce serait pour nous un grand embarras.

— Sois tranquille, il rêve dans ce moment, car je l'entends marmotter entre ses dents comme une prière.

— Allons, il est temps de nous mettre en besogne.

César poussa un profond soupir ; il prit un tremblement convulsif dans tous les membres, comme une grenouille à laquelle on vient de casser les reins, et il n'eut même pas la force de crier au secours. Il vit les deux meurtriers se mettre en marche avec la plus grande précaution pour ne pas faire de bruit ; mais au lieu de s'approcher de son lit, ils gagnèrent la porte, l'ouvrirent doucement, sortirent sur la pointe des pieds, et refermèrent la claie derrière eux. Alors le marchand put reprendre sa respiration, et il se trouva dans l'état d'un homme auquel on viendrait d'ôter de dessus la poitrine une meule de moulin qui l'écrasait. Grâce à une réaction nerveuse qui s'opéra depuis le bas de son échine jusque dans son cerveau, il reprit sa présence d'esprit, put raisonner sa position, et pensa à fuir. Déjà il était debout sur son lit, lorsqu'un premier coup de fusil, suivi de deux autres, le fit retomber à demi mort sur la fougère. Ces détonations s'étaient fait entendre à une assez grande distance, ce qui le rassura un peu.

— Les scélérats ! disait-il d'une voix entrecoupée, ils me gardent pour la bonne bouche. Hélas ! voilà déjà une victime qu'ils viennent d'assassiner... Le malheureux s'est défendu vaillamment ; car j'ai distinctement entendu trois coups de feu, et les brigands n'ont que deux carabines... Morbleu ! pourquoi ne ferais-je pas comme lui ? Si j'ai vraiment le courage d'un caporal de la garde nationale, c'est le moment de se montrer : sauvons-nous.

Cela dit, César Grassouillet, d'un pas assez ferme, s'approcha de la porte, l'entr'ouvrit... Malheur ! il recule de cinq

pas, car il s'était rencontré nez à nez avec les brigands qui rapportaient sur leurs épaules le cadavre encore palpitant de leur victime. Ils entrèrent, refermèrent la porte, jetèrent le corps mort au milieu de la chambre, et allumèrent la lampe. A sa grande surprise, Grassouillet reconnut parfaitement la victime : c'était un ours monstrueux, et l'un des porteurs était Thomas, son fidèle domestique. Le marchand de bonnets, entièrement rassuré, devina qu'il avait fait un coq-à-l'âne, et que, lorsqu'il croyait que Jean et Julien parlaient de lui, il n'était question que de l'ours. Il ne dit pas un mot de cela aux trois chasseurs, et il se borna à leur faire amicalement des reproches pour ne l'avoir pas réveillé, car il aurait eu un grand plaisir à les accompagner, etc., etc.

— Quand à vous, Thomas, j'ai cru que vous m'aviez abandonné dans la forêt, et je crois que j'y dormirais encore si un mauvais rêve ne m'avait pas réveillé.

Alors mon ami Grassouillet se mit à leur raconter son rêve. A mesure qu'il avançait dans son récit, les trois chasseurs se regardaient avec surprise, et un air de crainte se peignit sur leur physionomie.

— Parbleu ! s'écria Thomas, je ne suis pas un grand sorcier, mais je crois que je puis vous donner l'explication de cet étrange rêve. Voyons.

Il prit alors un couteau, fendit le ventre de l'ours, en tira l'estomac qu'il ouvrit, et montra à Grassouillet du pain blanc et du fromage non encore digérés.

— Voici, lui dit-il, les provisions qu'on vous a volées dans la forêt, pendant votre sommeil, et à ses yeux fauves, à sa grande main velue, vous devez ici reconnaître votre voleur. Vous pouvez vous vanter, mon maître, de l'avoir échappé belle !

Grassouillet repartit pour Paris le lendemain, et depuis ce temps-là il a en horreur la chasse au chamois. Mais tous les dimanches, en chassant aux alouettes dans les plaines de Montrouge ou de Saint-Denis, il raconte longuement à ceux qui sont assez polis pour l'écouter tous les détails de sa chasse à l'ours, et comme quoi c'est lui qui l'a tué. Seulement il omet de parler des deux heures qu'il a si cruellement passées sur le lit de fougère de la cabane, au rocher du Milan.

BOITARD.

FIN.



LA VEILLE DE LA SAINT-SYLVESTRE.



ROIS heures sonnaient à la grande horloge du vieux château d'I..., au moment où nous sortions de table, car ma bonne tante tient à ses antiques habitudes. Un froid brouillard et les sourds mugissements du vent du mois de décembre dans les bois dépouillés, avaient attristé la journée. L'aigre cri de la girouette et le rare croassement des corbeaux étaient les seuls indices, pour l'oreille, que la plaine n'était pas inhabitée, et que les animaux luttaienent encore contre une saison rigoureuse ; car le manteau de neige étendu sur toute la nature ne permettait point d'entendre les pas du paysan aventureux que quelque affaire avait décidé à se rendre à la ville. Les troupeaux renfermés semblaient engourdis par le froid ; aucun mugissement ne s'échappait de leurs étables. Ce silence de mort n'avait été troublé, à trois reprises, que par le battement monotone annonçant le passage d'un convoi sur le chemin de fer pratiqué à une faible distance du château. Au moment où nous entrions dans le salon, le brouillard s'était un peu dissipé ; un faible rayon du soleil couchant horizontalement les montagnes et les colorait d'un rouge de sang. Une nuée de corbeaux, qui s'étaient probablement perchés sur la gothique corniche du vieux manoir, prit dans cet instant sa volée en faisant tomber des flocons de neige, et une hulotte,

tapis dans une crevasse, sans doute interrompue dans ses méditations, fit entendre son mugissement.

Ma tante s'arrêta subitement ; une émotion singulière se peignit sur sa figure ordinairement si calme et si pleine de dignité, et, appuyant le bout de ses doigts sur mon bras, avec un air de commandement : "Arthur, me dit-elle, vous ne partirez pas aujourd'hui."

Ce fut mon tour d'être ému. Il n'était jamais venu à l'esprit de personne de la famille qu'une volonté de lady Y... pût être discutée, encore moins enfreinte. Outre ses qualités personnelles, qui la faisaient aimer et respecter par tous ceux qui l'approchaient, sa figure noble et ses manières imposantes, une gravité de caractère qu'elle savait parfaitement concilier avec la bonté du cœur, lui donnaient un air de supériorité devant lequel tout fléchissait instinctivement, et elle s'était si bien accoutumée à cette déférence générale et aveugle, qu'elle eut été aussi étonnée de rencontrer quelqu'un capable d'y manquer, que si elle eût vu un arbre pousser par les feuilles, les racines en l'air.

Qu'on juge donc de la situation toute nouvelle où nous nous trouvâmes l'un et l'autre, lorsque, dans le premier mouvement produit par la surprise que me causait l'ordre inattendu que je recevais, je m'écriai : "Impossible, ma bonne tante, vous savez bien que je suis attendu."

A ces mots inouis, je vis se manifester rapidement, sur sa

physionomie, un autre mouvement que je ne saurais mieux : comparer qu'à celui que doit refléchir la figure d'un architecte, au moment où il voit s'écrouler l'édifice à peine achevé sur lequel il fondait toutes ses espérances de gloire et de fortune.

Après quelques secondes pendant lesquelles la parole semblait faire de vains efforts pour sortir de sa bouche, ma tante me dit enfin.

—Je ne croyais pas, Arthur, que ce serait vous qui me feriez entendre le mot : *impossible*, quand je vous prie de rester près de moi.

Un ordre impérieux ou un reproche amer m'eussent mis beaucoup plus à l'aise que ces paroles, prononcées d'un ton où il entrait autant de tendresse que de surprise.

Je ne pouvais cependant, en aucune manière, revenir sur ce que j'avais dit. Si je cédaï, je me donnais le tort d'avoir à peu près gratuitement, fait preuve d'un défaut de soumission qui n'était pas plus dans mon esprit que dans l'esprit de celle qui me le reprochait ; mais d'ailleurs je ne pouvais même pas m'exposer à ce danger. Mon départ était inévitable. Il me fallut donc braver la difficulté de la position.

—Vous savez bien, ma très chère tante, que ce n'est pas moi qui ai décidé mon départ ; que je l'ai retardé jusqu'au dernier moment, pour prolonger autant qu'il dépend de moi mon séjour près de vous, mais que je ne puis me dispenser, sans encourir une juste punition, d'être demain matin à la diane, chez mon colonel, avec tous les autres officiers. C'est l'ordre que j'ai reçu avant hier. Sans la rapidité des chemins de fer, et avec le mauvais état des routes encombrées par les neiges, j'aurais dû partir dès ce matin, pour arriver à temps en voyageant une partie de la nuit.

—Voilà ! les chemins de fer ! vous savez quelle frayeur ces damnables inventions me causent. Ce n'est pas assez d'en avoir tous les jours le spectacle devant les yeux, il faut que vous veniez m'en faire l'éloge, à moi qui ai été obligée de leur laisser mutiler ce beau parc, héritage jusqu'alors intact de notre famille, depuis plus de huit siècles, afin que cette épouvantable machine, suivie des fainéans ou des rustres qu'elle traîne sur ses traces de feu et de fumée, vienne troubler les âmes de nos nobles ancêtres, lorsqu'elles se plaisent à errer aux lieux témoins de leur ancienne gloire et de leur puissance.

Je crus que le cours des idées de ma tante était changé, et que je pouvais essayer de prolonger la conversation dans cette nouvelle direction.

—Vous en voulez toujours beaucoup à ces pauvres chemins de fer, parceque vous n'en voyez que les inconvéniens. Ils ont ceux de froisser beaucoup d'intérêts, de blesser d'anciens usages, de contrarier de respectables affections ; mais la justice n'exige-t-elle pas qu'on mette aussi dans la balance les avantages qu'ils procurent en abrégant les distances, en accélérant et facilitant les relations sociales et commerciales ?

Tous vos argumens ne me convaincront pas, mon neveu. Le monde a vécu cinq mille ans sans connaître les chemins de fer, et je crois me rappeler qu'il a eu d'assez beaux moyens de civilisation, de splendeur et de gloire, pour que je ne voie pas que nous ayons encore acquis le droit de le traiter avec dédain, malgré tous les perfectionnemens dont nous nous van-

R

tons. Vivons-nous plus long-temps ? Nous portons-nous mieux ? Sommes-nous meilleurs que nos pères ? Les chemins de fer aident-ils le faible à se mettre à l'abri de l'oppression et des vexations du plus fort ? Protègent-ils la veuve et l'orphelin contre les exactions des hommes avides qui font métier de les dépouiller ?

—Non, ma bonne tante, repris-je ; mais ils me permettent de vous voir un jour plus tôt que si j'étais obligé de me servir des anciens moyens de transport, et de rester un jour de plus près de vous, parce qu'il ne me faut que trois heures pour faire une route qui en exigerait vingt à cheval ou en voiture.

—Et comptez-vous pour rien, reprit avec affection la bonne lady, les transes que j'éprouve pendant ces trois mortelles heures, en pensant aux dangers qui vous menacent ? J'allais répliquer. Ecoutez, Arthur, continua-t-elle d'un ton solennel que je ne lui avais jamais vu prendre, malgré son air de dignité habituel ; je ne suis point superstitieuse, je ne crois point aux présages : mais il est cependant des choses dans la nature que la raison humaine ne saurait expliquer. C'est aujourd'hui la veille de la Saint-Sylvestre ; vous savez combien les traditions populaires rendent la nuit qui sépare ce jour du saint jour de la Circoncision redoutable aux gens des campagnes. Je ne vous engagerai pas à ajouter foi à ces légendes avec lesquelles on vous a endormi dans votre enfance ; mais je vous dirai que deux fois, ce même jour, j'ai vu dans ma vie, des fenêtres de ce château, les signes menaçans qui m'ont frappée tout à l'heure, et que vous n'avez peut-être pas aperçus, et que, les deux fois, de sinistres catastrophes ont ensanglanté noire livre de famille. Ce n'est donc pas seulement pour vous retenir quelques instans près de moi aux dépens de votre devoir que je vous prie de rester ; c'est pour éviter un malheur qui éteindrait notre race et plongerait dans l'affliction le peu de jours que le Seigneur peut m'accorder encore.

J'embrassai ma tante avec effusion en m'efforçant de lui faire comprendre que si un malheur me menaçait en effet, il saurait bien m'atteindre partout ; qu'il était donc indifférent à cet égard que je prisse un parti ou un autre, lui promettant d'ailleurs, pour la tranquilliser, que j'agirais avec prudence.

—Est-ce donc de la prudence, reprit-elle vivement, de se confier au feu, à l'eau, et à deux bandes de fer ?

Les impressions tristes de la journée n'avaient pas été dissipées par cet entretien. Le temps devenait de plus en plus mauvais, car la faible éclaircie qui avait suivi l'instant du dîner n'avait pas eu de durée. L'ouragan grondait dans les conduits de cheminées comme le tonnerre, et son souffle faisait de temps en temps redescendre des nuages de fumée, et renvoyait la flamme du foyer jusqu'au milieu du salon. Ma tante, sans avoir fait passer dans mon esprit une partie des préoccupations qui troublaient le sien, y avait jeté cependant une sorte d'anxiété qui n'est probablement que l'effet d'une sorte de sympathie contagieuse. Quoi qu'il en soit, il est certain que j'étais dans ces prédispositions où l'on se trouve lorsqu'on prévoit un événement.

Quelques instans s'étaient écoulés dans un profond silence, quand un bruit soudain nous fit tressaillir.

—Entendez-vous ? me dit ma tante ; qu'est ce que cela ?

—Cela ressemble, lui dis-je, à un coup de fusil ou plutôt à un coup de pistolet.

—Et comment l'expliquez-vous ?

Que sais-je ? un homme de la milice qui aura conservé son arme chargée ; peut-être un braconnier.

—Non, me répondit ma tante, ce n'est ni l'un ni l'autre ; au moins, ce n'est ni un coup parti par hasard ni un coup tiré sur un chevreuil.

—Et qu'est-ce donc, au nom de Dieu ? m'écriai-je.

—C'est un assassinat.

Quoique rien ne justifiait cette crainte, qui me parut romanesque, mais qui me fit pâlir malgré moi, je sonnai pour appeler William. Il entra sur-le-champ, comme s'il eût été aux aguets, soit que j'eusse tiré la sonnette avec quelque violence, soit que lui-même, ayant entendu le bruit insolite qui nous avait frappés, accourût pour savoir si je n'avais point d'ordre à lui donner.

William est un hardi chasseur, craignant peu les braconniers et toujours prêt à voler où son maître lui commande d'aller.

—William, lui dis-je, avez-vous entendu quelque chose ?

—Oui, Votre Honneur ; j'ai entendu une petite détonation du côté de l'endroit où le chemin de fer entre dans la forêt.

—Encore le chemin de fer, dit lady Y...

—Oh ! Milady, ce n'est pas la machine qui a éclaté, bien sûr, quoique cela arrive quelquefois, dit-on ; car ça doit faire plus de bruit. D'ailleurs, ce n'est pas encore l'heure de son arrivée. On dirait d'un tout petit fusil d'enfant, s'il y avait de ces fusils-là dans le pays, comme j'en ai vu à Birmingham.

Et pourquoi ne serait-ce pas un pistolet, William ?

—Ah ! oui, mais à quoi bon ? est-ce que les braconniers chassent avec des pistolets ?

—Eh bien, William, il s'agit peut-être d'autre chose que de braconnage. Prenez sur-le-champ un fusil à deux coups, et allez avec Trimm du côté du chemin, pour voir si vous découvrirez la cause de ce bruit. Revenez cependant promptement, vous savez que je pars dans une heure.

Quelques minutes, qui me parurent longues comme un siècle, s'étaient à peine écoulées, que nous entendîmes un bruit confus de voix qui s'approchaient. Bientôt on frappa vivement à la porte du château ; ma tante poussa un cri, et je m'élançai, saisi de terreur, dans la cour, quand je m'aperçus, à la lueur d'un flambeau, que trois gardes forestiers, à la tête desquels marchaient William et Trimm, apportaient dans leurs bras le corps sanglant d'une femme. Elle avait la tête fracassée, au point qu'il eût été difficile de reconnaître ses traits. Elle paraissait jeune, d'une taille élégante, et ses vêtements, en annonçant qu'elle était étrangère, témoignaient aussi d'une certaine opulence.

Plus de doute ; les pressentimens de ma bonne tante s'étaient vérifiés ; un meurtre avait été commis, mais le meurtrier avait échappé. Les gardes accourus au bruit avaient donné tous leurs soins à la malheureuse victime, soins bien inutiles, car elle n'avait pas dû survivre un instant.

Je me trouvai alors partagé entre deux nécessités : celle de partir pour obéir aux ordres de mon colonel, celle de rester pour diriger des explorations afin d'empêcher, s'il était possible, l'assassin de se sauver.

Une circonstance avait frappé tout le monde, c'est que la pauvre femme n'avait pu faire un long trajet à pied, à travers la neige et le brouillard : ni son costume ni sa constitution ne

se prêtaient à une pareille supposition. Il y avait donc à croire qu'elle était arrivée dans une voiture par l'ancienne route, à peu de distance de l'endroit où le crime avait été commis ; que là son assassin l'avait forcée de mettre pied à terre. Mais cet assassin voyageait-il avec elle ? n'était-ce qu'un bandit vagabond, qui avait saisi l'occasion d'une rencontre dans un lieu désert ? avait-il quelques complices ? le postillon était-il du complot ? Telles sont toutes les questions que chacun se renvoyait. Lady Y..., dont l'orgueil féodal n'avait pas été moins blessé que sa sensibilité, en apprenant que son domaine, presque à la vue du château élevé pour le protéger et pour veiller à la sûreté de tous ceux qui mettent le pied sur cette terre d'hospitalité, venait d'être souillé par un crime atroce, circonstance inouïe dans les annales d'Y..., depuis la fin des guerres civiles. Lady Y... vint ajouter à ces questions une nouvelle conjecture.

—Le dernier convoi du chemin de fer, dit-elle, a pu vomir le monstre et sa victime à l'entrée du bois, et il reprendra le premier à son tour. Rien n'est plus facile que de dérouter ainsi la justice par une courte absence que personne ne remarque, et qui suffit pour vous transporter à de longues distances. Les chemins de fer sont la route des voleurs et des assassins. Ils leur prêtent les ailes des démons.

—Eh bien, dis-je, s'ils leur permettent de fuir avec rapidité, ils procurent la même rapidité à la justice qui poursuit le coupable. Mais vous avez eu, ma bonne tante, de trop justes pressentimens aujourd'hui, pour que je ne considère pas en quelque sorte comme un avis du ciel celui que vous venez d'émettre. Je vais partir, car l'heure va sonner, et je vous promets de prendre si bien mes précautions, que personne ne montera en route que je ne le sache, et que personne ne descendra à l'arrivée sans être surveillé. Que tous vos gens au reste, car il ne faut rien négliger, retournent, armés et sous la conduite de William que je vous laisse à cette intention, battre la forêt de tous côtés. Je serai de retour demain au milieu de la journée, accompagné de manière à satisfaire à tous les besoins que leurs découvertes ou les miennes pourront amener.

—Allez donc, me dit ma tante, et que Dieu vous protège et vous conduise dans ce que vous allez entreprendre.

Avant de partir, je voulus savoir si l'on ne trouverait pas, dans les vêtements de la jeune femme, quelque indice utile dont je pusse me servir pour arriver à obtenir quelques lumières à mon arrivée à... William me remit un mouchoir garni de dentelle, sur lequel étaient brodés, en toutes lettres et en couleur rose, les noms Marie-Cécile, puis un morceau de papier portant, d'un côté, ces mots, imprimés en caractères gothiques : *At the Gold*. Le reste était déchiré ; mais je reconnus facilement que c'était l'adresse de l'un des principaux hôtels garnis de... Sur le revers était écrit au crayon : *Gustave W., 1 h., s. f.* ; ce que je traduisis : *A une heure, sans faute*. C'était l'heure où le dernier convoi du chemin de fer avait dû partir de... Le papier était fortement froissé. Je commençai à me persuader que ma tante avait rencontré la vérité dans ses conjectures, et je me disposai, en conséquence, à redoubler de prudence et d'attention, afin que rien ne pût m'échapper.

J'arrivai au chemin de fer en même temps que le convoi, et

je m'assurai qu'il n'avait pris personne en route. Il repartit, et aucun voyageur ne se présenta. Il me sembla alors que tout l'édifice que j'avais improvisé à la hâte s'écroulait. Cependant le mouchoir et le papier dont je m'étais comparé devaient toujours me conduire à quelques découvertes.

Ceux qui ne se sont jamais trouvés en semblable position, ne sauraient se faire une idée des sensations qu'on éprouve. Je me sentais chargé d'une terrible mission, et je tremblais de ne pouvoir l'accomplir. Les battemens de mon cœur n'étaient ni moins précipités, ni moins bruyans, je crois, que ceux des machines. D'étranges hallucinations s'emparaient de mon esprit et agissaient sur mes sens. Malgré le froid que décuplait la violence du courant d'air établi par la rapidité de la course, je me tenais constamment la tête à la portière pour observer le bord du chemin, et chaque poteau, chaque arbre que j'apercevais à travers l'obscurité, sur la teinte grisâtre de la neige, me paraissait revêtir la forme d'un assassin encore couvert des traces de son crime. La vive lueur que le foyer de la locomotive projetait sur le sol, les charbons embrasés qu'elle laissait rouler, les étincelles qu'elle laissait derrière elle en s'enfuyant, les aigus sifflemens de la vapeur dominaient ceux de la tempête, sous laquelle les arbres ployaient et rompaient quelquefois en faisant entendre de sinistres craquemens, la vélocité de notre course au milieu des ténèbres, me rappelaient involontairement et les paroles de ma tante *C'est une invention infernale*, et la célèbre ballade de Burger ; et je répétais machinalement, comme le mystérieux amant de Lénor : les morts vont vite ! les morts vont vite ! J'étais seul ; aucune conversation ne pouvait me distraire de mes romanesques pensées.

Tout à coup, une vision singulière me frappa ; je crus voir sortir de l'épaisseur de la forêt que nous allions quitter, deux formes humaines. L'une, qui me parut vêtue de noir, s'élança d'un seul bond sur la locomotive, qui laissa échapper une plus grande quantité d'étincelles ; l'autre entra simultanément dans le coffre de voiture où j'étais, sans que j'aie pu me rendre compte de l'adresse merveilleuse dont il avait fait preuve pour accomplir un acte si périlleux. Je crus m'apercevoir, il est vrai, que le convoi avait subi à ce moment une sorte de temps d'arrêt.

Un frisson subit me parcourut tout le corps, et me fit dresser les cheveux. Je ne l'attribuai d'abord qu'à la surprise assez naturelle que devait me causer ce que je venais de voir ; mais soit distraction, soit toute autre cause que je ne saurais m'expliquer naturellement, je cessai tout à coup de m'occuper de ce qui pouvait se passer au dehors, comme si plus rien de ce qui pouvait se passer ne devait plus m'intéresser ; je fermai même le vasistas. Je n'avais pas froid, cependant ; je me sentais au contraire baigné de sueur.

— Vous avez fait là, dis-je à mon compagnon de voyage, si singulièrement improvisé, un tour de force et d'agilité qui dénote une grande habitude de la gymnastique, et surtout beaucoup de courage.

— Que voulez-vous, me répondit-il avec un accent étranger, quand on est pressé et qu'on a manqué la station, il faut bien savoir user des ressources que l'éducation et la nature vous ont données.

— Ah ! vous deviez prendre le convoi à Y... ?

— Précisément ; mais, en route depuis ce matin pour m'y rendre, je me suis égaré dans cette maudite forêt, sur les indications inintelligibles des paysans. Je me suis aperçu trop tard de mon erreur, et alors j'ai pris le parti de me trouver ici sur la route du convoi, comptant un peu sur le hasard, pour essayer si je ne pourrais pas le saisir au passage, comme j'ai fait.

— Mais vous risquiez votre vie ?

— Le risque n'était pas grand, reprit-il d'un ton étrange. Au reste, je courais moins de danger que vous ne pouvez l'imaginer. Il m'est arrivé plus d'une fois dans ma jeunesse de saisir par la crinière un cheval lancé au galop, et de me mettre en selle sans l'arrêter. Les bédouins font cela très fréquemment dans leurs jeux ; il n'y a rien là de bien surprenant.

— Je trouve cela au contraire tout-à-fait merveilleux, lui dis-je, et votre compagnon a eu sans doute une éducation semblable, lui qui vient de faire une chose plus étonnante encore ?

— De quel compagnon voulez-vous donc parler ? reprit-il ; j'étais seul.

— Mais, continuai-je, au même instant où vous entriez ici d'une manière si inopinée, un autre homme s'élançait du bord du chemin sur la locomotive.

— Sur la locomotive ? s'écria-t-il en ricanant, c'était donc un fou, si ce n'était le diable sous forme humaine ?

— Un fou serait retombé immédiatement à terre, observai-je.

— Alors, dit mon interlocuteur d'un ton ironique, c'était évidemment le diable. Il aura cru rentrer chez lui en se jetant dans la fournaise. Il peut bien se trouver ici... comme autre part.

Je ne sais pourquoi cette plaisanterie de mauvais goût me fit frémir. Nous nous tûmes tous deux, et je me mis à repasser dans mon esprit les paroles que nous avions échangées. Les faits dont j'avais été le témoin depuis une heure, les presensimens de lady Y... , la ballade de Lénor ; tout cela tourbillonnait dans ma tête. Les objets sensibles se retracèrent même si fortement dans ma mémoire, que les yeux prirent part à ces sensations ; qu'il me sembla voir la jeune femme assassinée assise entre moi et le voyageur intrus, et entendre murmurer par sa bouche mutilée : *Les morts vont vite ! les morts vont vite !*

Probablement, je répétais tout haut ces paroles, car mon compagnon me dit :

— Ah ! vous connaissez cette méchante rapsodie d'un de nos compatriotes plus rêveur et plus ténébreux encore que les autres ?

— Est-ce moi, dis-je, que vous avez entendu ?

— Mais, reprit-il, nous ne sommes que nous deux, et à coup sûr, ce n'est pas moi qui ai parlé.

— Je le pense, lui dis-je ; mais moi aussi je l'ai entendu à mon oreille, avant de le répéter, si je l'ai répété en effet.

— C'est que sans doute vous vous endormiez, et c'est, je crois, ce que nous avons de mieux à faire par ce froid maussade ; je ne connais pas de meilleur moyen d'échapper à l'en-nui d'un voyage dans tous les temps.

A ces mots, il s'enfonça dans son coin, rabattit son chapeau sur ses yeux, croisa les bras et parut s'endormir.

Trop de raisons me donnaient lieu de penser que le meur-

rier de la jeune femme était à mes côtés, pour qu'il me fût possible d'en douter. Je remerciai la Providence, qui me le livrait ainsi, et je me promis de le surveiller de si près, qu'il ne pût m'échapper à la descente du convoi. Cependant je voulus risquer une épreuve pour achever de me confirmer dans mes conjectures, si elles étaient justes.

Après m'être également accommodé dans mon coin comme si j'eusse voulu aussi me livrer au sommeil, en me plaçant toutefois de manière à ne perdre aucun des mouvemens de mon inconnu, autant que pouvait me le permettre la faible lueur de la lampe suspendue dans la voiture, j'attendis quelques instans, autant pour laisser croire que je commençais à m'assoupir, que pour bien accoutumer mes yeux à plonger dans le jour douteux qui nous éclairait à peine. Quand je crus le moment propice, je me mis à prononcer, comme si j'eusse rêvé : Marie-Cécile, hôtel du *Lion d'Or*,... a été assassinée aujourd'hui, à quatre heures, dans la forêt d'Y....

Mon compagnon se leva comme s'il eût été piqué par un serpent, et se précipitant sur moi :

— Qui es-tu ? s'écria-t-il, je veux le savoir.

Je le vis, tandis qu'il s'efforçait de me comprimer d'une main vigoureuse, chercher de l'autre à saisir un poignard dont j'apercevais le manche.

Prévoyant ce qui pouvait arriver, je n'avais pas négligé de prendre certaines précautions à tout événement. Je tenais donc un pistolet tout armé, que je lui présentai à la figure.

— Si vous bougez, lui dis-je avec sang-froid, vous êtes mort ! Vous introduisez-vous donc dans les voitures publiques par fraude pour y assassiner les gens ?

Mon sang-froid, ou pour mieux dire la vue de mon pistolet, et la certitude que je n'hésiterais pas à m'en servir, parurent le faire hésiter lui-même.

— Pardonnez-moi, me dit-il ; vous avez rêvé tout à l'heure ; moi, j'ai rêvé à mon tour. Votre songe n'était que mélancolique, le mien m'a retracé des dangers que j'ai courus dans la journée : cette forêt que nous venons de traverser n'est pas sûre.

— On n'y assassine que des femmes, répondis-je.

— Oui, reprit-il, j'ai cru entendre de loin des cris de détresse qui m'annonçaient quelque chose de semblable.

— Et vous n'avez pas couru pour prêter secours ?

— J'étais beaucoup trop fatigué par mes courses de la journée. A peine pouvais-je marcher.

— Cependant vous avez sauté dans la voiture avec une vigueur qui annonçait peu une si grande fatigue.

Je vis à l'instant que j'avais été trop loin, que j'échangeais mon rôle d'observateur contre celui d'accusateur, et qu'il me fallait me décider, une fois la vitre brisée, à le soutenir, au risque de ce qui suivrait, ayant affaire à un scélérat bien décidé à ne rien ménager. Il était inutile d'attendre aucun secours du dehors, car tout ce qui se passait dans l'intérieur de notre voiture était aussi complètement ignoré des autres voyageurs, que si nous eussions été séparés par plusieurs milles. Le bruit des roues empêchait d'entendre nos voix.

— M'accuseriez-vous, reprit-il avec hauteur, d'avoir été l'assassin ?

— Je ne puis accuser qui je ne connais pas, repris-je à mon tour avec fermeté ; mais vous expliquerez à d'autres, qui au-

ront le droit de vous le demander, d'où vient le sang qui vous couvre encore la main. J'avais aperçu cet horrible stigmate pendant qu'il m'étreignait le moment d'avant.

— Cela étant, dit-il d'un ton féroce, il pourra y en avoir sur les deux, car l'un de nous ne sortira pas vivant d'ici.

A l'instant, il s'élança de nouveau sur moi, cette fois le poignard nu à la main. Je presse la détente de mon pistolet ; il me semble qu'il produit un fracas horrible, comme si le monde s'éroulait, et qu'accompagnaient des cris plus horribles encore. Je tombe ébranlé par une secousse violente ; tout l'espace devant moi est rempli d'une masse de feu ; un monstre gigantesque et informe enfonce la voiture comme pour s'y précipiter, et la brise en éclats en soufflant par ses immenses naseaux des torrens de fumée, et d'un liquide brûlant. Je me crus précipité en enfer avec le meurtrier ; je n'eus que le temps de m'écrier : « Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! » Et je m'évanouis en proie aux plus atroces douleurs.

Depuis l'arrivée par escalade des deux inconnus, la tempête n'avait fait qu'aller en croissant ; la neige tombant à flocons, aveuglait les conducteurs. La machine sortit des rails ; un obstacle lui fit faire une évolution inverse, et elle était venue se précipiter sur le convoi au moment où la chaudière éclatait. Plusieurs personnes perdirent la vie dans cette terrible catastrophe. Au milieu des morts, confondus parmi les débris, on distingua un homme mutilé d'une manière si épouvantable, que la tête était séparée du tronc. Personne ne le reconnut pour l'avoir vu monter. Dans l'une des poches de ses vêtemens, sur lesquels on remarquait des taches sinistres, était un petit portefeuille contenant des cartes de visites portant les noms de : Gustave Warbourg. On ne put jamais parvenir à savoir quel était son pays ou sa profession. La même obscurité enveloppe encore la mémoire de l'infortunée Marie-Cécile. Arrivée seulement depuis quelques jours à l'hôtel du *Lion-d'Or*, elle n'avait vu que Gustave Warbourg deux ou trois fois, et chaque fois elle avait paru plongée dans une amère douleur.

Mon excellente tante, dès qu'elle sut l'accident qui m'était arrivé, s'empressa, malgré ses quatre-vingts ans, de venir me visiter. Il est inutile de dire qu'elle se servit de la voiture, quelque empressement qu'elle eût de me voir. Sa figure vénérable fut la première que j'aperçus quand je repris connaissance au bout de plusieurs jours de délire. J'étais brûlé, couvert de blessures ; mais l'on n'aurait su dire si le poignard de Gustave Warbourg m'avait frappé. Lorsque je pus faire ma déposition devant la justice, le seul des hommes chargés de veiller à la direction de la locomotive qui eût échappé à la mort, affirma que personne n'avait pu s'introduire sur le tender sans qu'il s'en fut aperçu. Il était si peu vraisemblable d'ailleurs qu'un individu eût fait un tel miracle d'agilité, que tout ce que je pus dire à ce sujet passa sur le compte de la fièvre. Je suis certain pourtant d'avoir bien vu.

Le premier mot de ma tante, dont l'antipathie pour les chemins de fer était plus forte que jamais, fut :

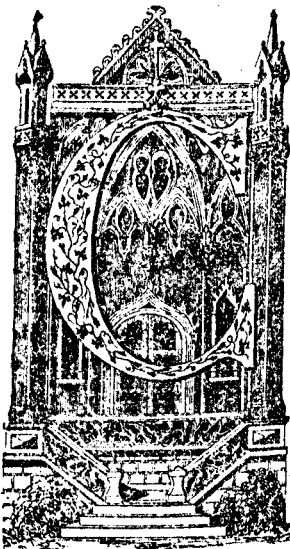
— Dieu vous a protégé miraculeusement en même temps qu'il faisait justice d'un meurtrier, mais ceux qui le tentent s'exposent à se priver de sa protection.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE X.

Le Complot Avance.



PENDANT le Zéphyr poussé par un vent favorable, arrivait, quelques jours après la malencontreuse attaque des pirates, en vue des terres de la Louisiane. Un matelot, placé en vigie à la tête du mât d'artimon, avait fait entendre le cri "terre en avant;" ce cri que les marins, si accoutumés à la mer et à ses accidents, ne peuvent entendre sans émotion, avait amené sur le pont tous les passagers. Sara Thornbull, faible et à peine con-

valescente du choc qu'elle avait éprouvé à la vue de Cabrera, se tenait appuyée au bras de Sir Arthur Gosford. Le Comte d'Alcantara, dont la figure toute couverte de cicatrices, annonçait les horribles souffrances que son accident lui avait occasionnées, avait recouvert toute sa jovialité. Dans le fond, il était tout glorieux de sa mésaventure, s'attribuant presque à lui seul le mérite d'avoir décidé la fuite des pirates et l'honneur de la victoire.

Le navire avançait toujours, et la terre qui d'abord n'apparaissait que comme un nuage à l'horizon, commençait peu à peu à se dessiner sur le fond bleu du firmament; bientôt on put distinguer un petit vaisseau, sortant de l'une des passes du Mississipi, et se dirigeant dans la direction du Zéphyr. Sa grande voile latine le fit bientôt reconnaître pour un des vaisseaux pilotes, qui croisent sans cesse à l'embouchure du fleuve, et semblent vivre sur les eaux, comme les goélands, ne retournant à terre qu'alors que les ombres de la nuit sont tout à fait tombées. Il était joli à voir ce petit cutter, courant sur les lames et plongeant de temps en temps à la risée le bout

du bôme de son immense brigantine, comme une hirondelle qui trempe son aile à l'eau pour se rafraîchir.

Le capitaine donna l'ordre de faire le signal pour un pilot. Le cutter répondit au signal et quelques instants après il fut à la portée du porte-voix.

—Ohé! du vaisseau! cria le capitaine.

—Oui, oui! Quel est ce vaisseau?

—Le Zéphyr!

—D'où venez-vous?

—Du Brésil. Envoyez un pilot à bord.

—C'est bien, attendez un instant.

Et le petit cutter, passant sous le vent du Zéphyr, mit une chaloupe à l'eau; quatre hommes sautent dans l'embarcation et quelques minutes après un homme monte sur le pont, et fait signe aux gens de la chaloupe de retourner à bord du cutter.

—Bonjour, monsieur le pilot.

—Bonjour, monsieur. Je pense que vous êtes le capitaine.

—Oui, et je vous remets en main la charge du navire jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

—Très bien. Je pense que nous y arriverons demain vers midi.

—Savez-vous si le Sauveur est arrivé?

—Oui, c'est moi qui l'ai piloté.

—Quelles nouvelles à la Nouvelle-Orléans?

—Rien, ma foi, rien.

—Connaissez-vous M. Alphonse Meunier, savez-vous, s'il est à la Nouvelle-Orléans? C'est le propriétaire de ce navire.

M. Alphonse Meunier. Je crois que je le connais, je ne suis pas bien certain cependant. N'est-ce pas un petit homme brun, cheveux gris, portant une béquille? J'en ai vu un qui est venu à bord du Sauveur, quand nous avons accosté à la Nouvelle-Orléans; mais je ne puis dire si c'est Mr. Alphonse Meunier.

—Oh! oui, ça doit être lui. Était-il bien portant?

—Probablement! autrement il ne serait pas venu à bord.

Avez-vous apporté quelques uns des journaux de la ville, j'aimerais bien à les lire.

—Non, monsieur, non.

—Quel malheur! n'importe. Vous pensez que nous arriverons demain. Aurons-nous besoin de prendre un remorqueur?

—Le vent est tout juste comme il faut, nous irons aussi vite qu'avec un remorqueur, outre qu'en ce moment il n'y en a pas à la balise.

—C'est bien, monsieur le pilot, vous commandez à bord maintenant. Quel est votre nom ?

—Edouard Phaneuf.

Et le capitaine descendit à la cabine pour préparer le manifeste du bâtiment et un état de la cargaison et des consignations.

Le pilot se promenait de long en large sur le pont, répondant d'un ton sec et brusque aux questions qu'on lui adressait.

—Décidément, c'est un ours ; disait le comte d'Alcantara à sir Gosford. Il n'y a pas moyen d'en tirer une réponse satisfaisante.

Il y en a beaucoup comme lui, quoique cependant on en trouve de plus polis, répondit sir Gosford ; tout occupés de leur métier, ils ne connaissent que cela. Encore bien heureux quand ils remplissent leur devoir avec habileté et qu'ils ne nous échouent pas quelque part sur quelque banc de sable, qui sont si mouvants à l'entrée du Mississipi.

—J'ai envie de lui parler d'autres choses, peut-être aimera-t-il que nous lui donnions des nouvelles, s'il n'aime pas à nous en donner. Que dites-vous si nous lui parlions des pirates.

—Faites comme vous voudrez, répondit Sir Gosford.

—Savez-vous, monsieur le pilot, lui dit le Comte, que nous avons été attaqués par des pirates, il y a trois à quatre jours.

—Vraiment ! répondit Edouard Phaneuf, et comment ça.

Oh ! mais, c'est que nous avons eu une furieuse difficulté de nous en débarrasser ; vous voyez comme j'ai la figure toute brûlée, je ne sais trop par quel miracle j'ai pu échapper à la mort, au milieu des balles et des couteaux de ces brigands. Dieu merci, nous les avons mis en fuite, après en avoir tué une cinquantaine et en avoir fait cinq prisonniers.

—Vous avez des prisonniers, dit le pilot d'un ton qu'il tâchait de rendre indifférent mais dont l'émotion n'échappa pas à Clarisse Gosford, qui, sans trop savoir pourquoi, éprouvait une espèce de répugnance à la vue de cet homme à l'air sombre et aux traits fortement tranchés. Et où sont-ils ?

Ils sont enchaînés dans la calle. Nous avons pris leur chef ; un véritable démon, bel homme d'ailleurs.

—Savez-vous son nom ?

—Ils l'appellent Antonio Cabrera.

A ce nom, le pilot contracta les sourcils et se retournant brusquement du côté du timonier il lui cria :

—Tribord la barre !

—Tribord la barre, répéta le timonier.

—Hola ! en avant là, bordez-moi les focs ! Non pas comme ça. Et le pilot courut sur le gaillard d'avant où il donna ses ordres. Il évita de se rencontrer avec les passagers.

Le reste de la journée se passa tranquillement, les matelots occupés à nettoyer le navire, et à préparer et ranger les balles de marchandises, les passagers à écrire des lettres et à faire leurs malles.

Durant la nuit, pendant que Zéphyr montait à pleine voile, refoulant le courant du Mississipi, Edouard Phaneuf prit un fanal et descendit à la cale, accompagné d'un des matelots du quart. Au bruit que fit le pilot en entrant dans la cale, Antonio Cabrera leva la tête et reconnut Phaneuf à la lumière du

fanal que ce dernier tenait à la hauteur de son visage. Un signe imperceptible d'intelligence passa entre Phaneuf et Cabrera ; et ce dernier remit sa tête sur un paquet de voiles, qui lui servait d'oreiller. Le matelot n'avait pas remarqué que Cabrera avait levé la tête.

—Ne faisons pas de bruit, ils dorment, dit-il à voix basse à Phaneuf.

—Oui, ne les réveillons pas, quoique des chiens comme eux ne méritent pas même qu'on les laisse dormir.

—Vous êtes bien dur, continua le matelot, ils n'ont que quelques jours à vivre, et quoiqu'ils méritent bien la mort, on doit en avoir pitié.

Pitié ! et pour des chiens de pirates, répondit Phaneuf en affectant un air de suprême horreur. Allons nous en, le cœur m'en lève de dégoût ! Prenez le fanal et montez.

Le matelot prit le fanal et monta le premier ; Phaneuf glissa quelque chose à Cabrera sans que le matelot l'aperçût. Ce quelque chose, c'était une lime.

Deux heures après, pendant que la plupart des gens du quart étaient assoupis, un homme se glissait tout doucement le long du passe-avant de babord, montait sur le gaillard d'avant en se traînant sur le ventre, passait par dessus le colin et s'aidant des cordages de la civadière descendait dans l'eau. De temps en temps on eut pu voir une tête qui s'élevait au-dessus de l'onde et plongeait, en gagnant la rive du fleuve ; on eut dit un caïman s'éloignant paresseusement du navire, pour aller s'enfoncer dans les prairies flottantes, qui bordent le Mississipi jusqu'à son embouchure.

Phaneuf passa la nuit à se promener sur le gaillard d'arrière, les deux mains dans les poches de sa vareuse, espèce de blouse que portent la plupart des pilots du Mississipi.

Quand les premières lueurs de l'aurore commencèrent à blanchir à l'horizon, Phaneuf s'approcha de la lumière de l'habitacle et tirant un petit morceau de papier roulé, il le déploya et lut : « Si Pierre de St. Luc ignore la mort de monsieur Alphonse Meunier, vous mettez un mouchoir blanc ; si au contraire il a appris sa mort (qu'il faut tâcher de lui laisser ignorer) vous mettez un mouchoir rouge. »

« C'est un mouchoir blanc qu'il faut, » se dit-il ; et il jeta à la mer le petit papier, après l'avoir déchiré en mille morceaux.

A mesure que le Zéphyr avançait, l'aube naissante allait en augmentant. Bientôt Phaneuf put apercevoir les premières habitations. Déjà dans la distance on pouvait distinguer le bois de chênes verts qui se trouve à deux milles au dessous du couvent des Ursulines. Un mouchoir blanc, attaché sur les haubans de tribord, flottait à la brise.

Le capitaine et les passagers montèrent bientôt sur le pont

—Eh bien, monsieur le pilot, nous avons fait bien du chemin cette nuit ; je vois que dans une couple d'heures nous serons au couvent des Ursulines, et avant onze heures, au quai.

—Oui, monsieur, j'espère.

Vers huit heures, le déjeuner fut servi, et le capitaine invita le pilot à descendre, ce que celui-ci accepta volontiers.

Pendant qu'ils étaient à table, un canot se détacha du rivage, monté par deux hommes et alla au devant du Zéphyr.

L'Officier de quart voyant approcher un canot qui faisait des signaux, fit jeter des amarres, que les gens du canot empoignèrent.

—Que voulez-vous, leur demanda l'officier de quart ?

—Nous voulons parler au capitaine.

—Attendez, il est à déjeuner—Vous feriez mieux de monter.

—Non, merci, il faut que nous partions de suite. Ne pourriez-vous faire appeler monsieur le capitaine ?

Celui-ci averti que quelqu'un le demandait, monta sur le pont.

—Qu'avez-vous à me dire, mes amis, dit le capitaine en s'adressant aux gens du canot ?

—Êtes-vous le capitaine du Zéphyr ?

—Oui, mes amis.

—Eh bien, monsieur le capitaine, auriez-vous la bonté de venir à terre, à cette auberge que vous voyez avec des contrevents verts ; monsieur Meunier nous a envoyés vous chercher.

Pierre de St. Luc, en apprenant que le père Meunier l'attendait à terre, descendit en toute hâte à la cabine, recommanda au pilot de continuer sa route sans l'attendre, qu'il allait descendre un instant à terre, et qu'il le rejoindrait à la ville ; et remontant aussitôt sur le pont, il sauta dans le canot.

Aussitôt que le canot toucha le rivage, Pierre courut à l'auberge pendant que les deux hommes amarraient le canot. Il ne fit pas la réflexion qu'il était un peu étrange que le père Meunier ne fut pas sur la levée, pour le recevoir, puisqu'il devait avoir quelque chose d'important à lui communiquer pour avoir pris la peine de venir toute cette distance depuis la ville pour le rencontrer.

Pierre entra dans l'auberge, cherchant des yeux le père Meunier, que l'on suppose bien qu'il ne vit pas. Deux hommes étaient assis autour d'une petite table ; l'un d'eux petit et maigre, au nez pincé et aux yeux de furets, était occupé à écrire ; l'autre fumait un cigarre et humectait ses lèvres de temps à autre dans un gobelet de bière. Ni l'un ni l'autre ne fit attention à l'entrée de Pierre. Celui-ci après avoir jeté un coup d'œil dans la salle, s'approcha de la table sur laquelle le petit homme écrivait.

—Pourriez-vous me dire, messieurs, s'il n'y a pas ici un monsieur Meunier.

Le petit homme leva la tête, essuya sa plume et regarda Pierre. Après un instant de silence il répondit :

—Je ne connais pas M. Meunier. Il y avait ici tout à l'heure un homme d'un certain âge, qui attendait quelqu'un. Il vient de partir en voiture, disant qu'il serait de retour dans une vingtaine de minutes.

—Portait-il des béquilles ?

—Oui, je n'ai pas bien remarqué, mais je crois qu'il avait une béquille.

—C'est lui, c'est monsieur Meunier. De quel côté est-il allé ?

—Il est allé par en bas—Vous ferez mieux de l'attendre.

En ce moment des sanglots se firent entendre en dehors de la maison ; et une pauvre femme, nue tête, les cheveux en désordre entra en criant :

—Oh ! mes chers messieurs, mon fils, mon pauvre Jacob vient de se casser la cuisse, et je ne suis pas capable de le relever. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! au secours ! et la vieille femme éclata en sanglots.

—Ma pauvre femme, lui dit le petit homme, je suis bien fâché de ne pouvoir vous assister, je suis pressé et je devrais être parti déjà, pour servir ce procès-verbal.

—Oh ! monsieur, ce n'est qu'à deux pas d'ici, ne pourriez-vous pas venir, seulement cinq minutes ! oh ; mon pauvre Jacob ! oh ! mon Dieu ! Allez-vous le laisser mourir.

Et la vieille femme, les yeux tout en larmes, son châle en désordre, semblait dans une telle désolation que Pierre de St. Luc, tout ému, lui dit avec bonté :

—Ne vous tourmentez pas, ma bonne vieille, je vais aller avec vous et vous aider. Où demeurez-vous ?

—Oh ! mon bon monsieur, Dieu vous récompensera. Tenez, ce n'est qu'à deux pas, suivez-moi et courons—oh ! mon pauvre Jacob !

Et la vieille femme, dans laquelle on aura sans doute reconnu la mère Coco-Letard, conduisit, par des sentiers détournés, le capitaine Pierre jusqu'à l'entrée de la plaine, d'où dans la distance, on apercevait son habitation des Champs.

—Vous êtes trop bon, mon cher monsieur, Dieu vous bénira pour ce que vous voulez bien faire pour moi. Nous arrivons, tenez, voici ma demeure.

—Mais, ma bonne vieille, c'est bien loin.

—Oh ! non, monsieur, ça paraît comme ça, mais c'est tout près—oh ! mon pauvre Jacob, il est peut-être mort maintenant ! oh ! oh ! oh ! "ot elle poussait des cris à fendre le cœur d'un homme moins sensible que celui de Pierre.

Quand ils arrivèrent à la maison, la porte en était ouverte. La vieille redoubla ses lamentations et criait de toutes ses forces "oh ! mon pauvre Jacob."

Des plaintes sourdes se faisaient entendre au second étage, et au moment où Pierre entrait un cri aigu retentit dans l'appartement supérieur. La mère Coco-Letard monta précipitamment l'escalier, suivie de Pierre. La chambre était à peine éclairée par une lampe placée derrière une espèce de valise, des couvertes interceptaient la lumière des croisées. Dans le fond de la salle sur un lit était étendu Jacob, le plus jeune des Coco-Letard ; en voyant monter sa mère et l'étranger, il redoubla ses gémissements et cria au secours ; la mère Coco se baissa pour prendre la lampe dans ses mains, tandis que Pierre alla droit au lit de Jacob. En mettant le pied sur la trappe, le ressort céda, et Pierre fut précipité, d'une hauteur de douze pieds, dans le fond du cachot, où l'attendaient les deux frères de Jacob, qui sautèrent sur lui. Etourdi par la chute et pris à l'improviste, Pierre fut bientôt complètement lié et jeté sur le lit, où il fut encore garotté et attaché par de fortes courroies. Le tout se passa avec tant de rapidité qu'il ne put offrir aucune résistance, et ce ne fut qu'après avoir été étendu sur le lit qu'il put concevoir ce qui lui était arrivé, sans pouvoir comprendre les raisons qui avaient porté ces gens à en agir ainsi. Il crut qu'il était l'objet de quelque fatale erreur, et qu'il lui suffisait d'un mot d'explication pour être relâché. La sombre physionomie de ces deux hommes lui fit croire un instant qu'ils allaient l'assassiner, mais quand il les vit approcher une cruche d'eau près de son lit, il reprit un peu de confiance et leur adressa la parole.

—Que me voulez-vous ? Je ne vous ai jamais rien fait ? vous vous êtes certainement trompés. Que prétendez-vous faire.

—Vous l'apprendrez plus tard, lui répondit François en jurant ; pour le moment, taisez-vous ; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

—Mais, encore, vous devez avoir quelque raison, quelques motifs.

—Taisez-vous, ou nous allons vous bâillonner.

—Si vous voulez de l'or, prenez tout ce que j'ai, et laissez moi partir.

—Pas si bêtes ; votre or, nous pouvons le prendre quand nous voudrions—vous laisser partir ! pour nous dénoncer à la police ! Oui dà. Taisez-vous et ne faites pas de tapage, autrement nous vous mettrons un bâillon.

Puis ces deux hommes remirent l'échelle, dont ils se servirent pour monter et qu'ils retirèrent après eux. Un instant après la trappe fut remise à sa place, et Pierre entendit des rires au-dessus, et la voix de la vieille femme qui demandait à ses garçons : « si le monsieur était en sureté sur le lit. » Puis des pas traversèrent la salle supérieure, puis il n'entendit plus rien. Il fit des efforts incroyables pour se débarrasser des liens qui lui retenaient les pieds et les mains ; ses muscles se roidissaient et ses nerfs se tendaient, mais en vain. Alors il se livra en son âme un violent combat entre l'espérance et la frayeur. Par momens il pensait que c'était à sa vie qu'on en voulait, un instant après il se flattait que ce n'était qu'une erreur et qu'à la nuit peut-être on le relâcherait. Peu à peu son esprit tourmenté par mille idées sombres, noires, confuses s'appesantit ; il tomba dans une espèce d'affaîssement moral, et ses sens, succombant aux efforts et à la fatigue, s'engourdirent dans une profonde torpeur.

CHAPITRE XI.

L'Hospice des Aliénés.

A l'encoignure des rues St. Louis et des Remparts, il y avait en 1836 un Hospice des Aliénés, devenu depuis la proie des flammes. Dans cet Hospice il y avait un idiot de 15 à 16 ans, dont la figure chétive et la taille grêle et petite lui donnaient l'apparence d'un enfant de onze à douze ans. D'une excessive timidité, il n'osait jamais lever les yeux sur aucune des personnes avec lesquelles il se trouvait journellement en contact. Ses dispositions se ressentant de sa timidité, il était toujours seul dans un coin de la salle affectée aux aliénés de son âge, ou sous un des arbres quand le temps d'aller dans la cour était arrivé. Une de ses manies était de compter les doigts de sa main gauche en les pointant les uns après les autres avec l'index de sa main droite ; après avoir répété cette manœuvre une dizaine de fois, il lâchait un petit cri aigu et criait : gladu, gladu, gladu ; puis il se prenait à courir une dizaine de pas, s'arrêtait, recommençait à compter et à crier ; gladu, gladu, gladu ! Tout le temps qu'il était dans la cour, il faisait ce manège. Dans la salle, il s'accroupissait dans un coin, et suivait d'un œil morne et avec un regard vague les jeux des autres.

Son nom sur les livres était Jérôme, on ne lui en connaissait pas d'autres. Sans parents, ni amis, il était à la charge de l'État depuis une dizaine d'années. On ignorait complètement et son âge, et le lieu de sa naissance, et le nom de ses

parents. D'une excessive sensibilité, il se serait bien attaché à quelqu'un, mais la figure sévère des gardiens et la malice de ses compagnons lui faisaient peur. Avec de la bonté et des soins on eut peut-être pu arracher cette frêle créature à l'insanité, qui tous les jours faisait de nouveaux progrès dans son cerveau malade. Mais comment attendre de la bonté et des soins de ces hospices, où il semble que ces qualités sont incompatibles avec les fonctions que l'on doit y remplir. A part du Docteur Léon Rivard, le médecin de l'Hospice, du chef, du portier et des gardiens, personne ne mettait les pieds dans cette institution.

Dans le cabinet du portier plusieurs vieux registres contenaient les noms des aliénés depuis la fondation de l'hospice. Chaque fois qu'un nouveau patient était amené, le portier écrivait sur le registre son nom et prénom, et la date de son entrée ; à la marge il faisait quelquefois quelques remarques, pour servir au besoin, et tout était dit. Si le nouveau patient était muni de hardes ou autres effets, le portier les remettait aux gardiens s'ils pouvaient lui servir ; et tout ce qui n'était d'aucun usage, était attaché, étiqueté et jeté dans une chambre, destinée à cet effet, d'où on ne les retirait plus. Il était rare que l'on eut recours aux registres, et encore bien moins aux paquets étiquetés.

Tous les jours, de midi à une heure, le docteur Rivard visitait l'hospice, ce qui lui procurait un traitement de huit cents piastres de la part du gouvernement. Après avoir fait le tour des salles, jeté un coup d'œil dans les cours, prescrit quelques remèdes, il s'en retournait pour ne revenir que le lendemain à la même heure. Rarement il lui arrivait de parler aux aliénés, ou de leur procurer quelque confort. Que lui importait, à lui, leur plus ou moins de bien-être ou de misère ? Il était payé pour les visiter en qualité de médecin du corps, il faisait régulièrement sa visite journalière ; que pouvait-on désirer de plus ? C'est vrai. On ne pouvait strictement rien exiger de plus de lui ; mais si son âme dure eut eu une ombre de compassion, il eut pu faire beaucoup, car son autorité était grande, bien grande, trop grande dans cette institution. Tous les employés, depuis le chef jusqu'au dernier des gardiens, lui devaient leur situation ; il n'avait qu'à le vouloir pour les faire destituer, et ils le savaient bien.

Chaque fois que le docteur Rivard visitait l'Hospice, c'est à-dire tous les jours, sa figure sévère annonçait que c'était pour lui un devoir importun. Or le portier de l'Hospice fut bien surpris le 28 octobre, jour où monsieur Pluchon avait remis la petite cassette au docteur Rivard, de voir arriver ce dernier, vers onze heures du matin, la figure presque souriante. « Le docteur, se dit le portier, a fait quelque bon œuvre ce matin ; il n'est content que lorsqu'il a rempli quelque mission de charité ; c'est drôle cependant que pour un si saint homme, il ne fasse rien pour ces pauvres insensés ? Peut-être dans le fonds que c'est le meilleur traitement, faut bien le croire, puisqu'il n'en veut pas d'autre. Mais il me semble tout de même, qu'il n'y en a guère qui y gagnent à son traitement ; et bien peu sortent d'ici, une fois entrés, excepté que ce ne soit pour aller au cimetière ! » Le portier avait à peine terminé son monologue, que le docteur Rivard entra.

—Bonjour, monsieur le portier.

Le portier fut si étonné d'entendre le docteur Rivard lui souhaiter le bonjour, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le jour de l'an dernier, qu'il resta tout ébahi, la bouche ouverte.

—Eh ! qu'avez-vous donc, mon brave monsieur Jérémie ? lui dit le docteur, en lui frappant familièrement sur l'épaule.

—Mais rien, monsieur le docteur.

—Allons, c'est bon. Et comment va ce pauvre enfant, le petit Jérôme ?

—Je n'en sais rien docteur, je ne l'ai pas vu depuis une semaine ; voulez-vous que j'aille le chercher ?

—Non, ce n'est pas la peine. Je vais aller le voir. C'est un bon enfant celui-là ; depuis longtemps je m'intéresse à lui. A propos, mon cher monsieur Jérémie, j'ai cublé mon livre de prescriptions à la maison, faites-moi donc le plaisir de l'aller chercher, la vieille Marie vous le donnera. Tenez, voici pour boire un petit coup à ma santé. Allez, mon cher. Je vais appeler un des gardiens pour rester au parloir durant votre absence.

—Merci, monsieur le docteur ; je ne serai pas longtemps, dans dix minutes je serai de retour.

Et Jérémie partit sans s'occuper de qui garderait son parloir. Le docteur savait bien qu'il serait au moins une bonne demi-heure avant de retourner ; c'est tout ce qu'il voulait. Quand Jérémie fut hors de vue, le docteur tourna la clef de la porte d'entrée, ainsi que de celle qui communiquait du parloir à l'intérieur du logis. Le docteur prit l'index des registres, où l'on entrait les noms des aliénés, et il lut : « Jérôme. folio 4, page 147. » Il ouvrit le folio 4, tout couvert de poussière, et il lut à la page 147 : « Jérôme ———, orphelin, de parents inconnus, abandonné sur la levée au bas du couvent des Ursulines ; âgé de ———, amené à cet Hospice, le 5 avril 1826, par une femme se nommant Coco-Letard ; deux vieux livres ont été remis par la femme disant qu'ils appartenaient à l'enfant ; je les ai attachés d'une ficelle et étiquetés No. 278. Ils sont dans la chambre aux étiquettes. Signé, P. Asselin. P. H. A. »

Le Dr. Rivard vit avec satisfaction qu'il n'y avait pas de notes à la marge. Il remit avec précaution l'index et le registre à leur place, après en avoir pris un extrait. Il passa dans la chambre aux étiquettes, dont la porte donnait dans le parloir, la clef était à la serrure. Une foule de paquets de toutes sortes, de toutes grosseurs, de toutes façons, étaient rangés avec ordre sur des tablettes, ayant leurs étiquettes en dehors. Le Dr. Rivard n'eut pas de difficulté à découvrir le No. 278, il détacha la ficelle et ouvrit les deux bouquins, dont les premières feuilles étaient déchirées ; mais il importa fort peu au docteur de savoir le titre des livres, ce qu'il lui importait c'était de pouvoir glisser un papier dans l'un d'eux, de les rattacher avec la ficelle et de les remettre en leur lieu et place, sans en avoir secoué la poussière et sans avoir été aperçu ; tout réussit au docteur, comme il le désirait. Après avoir fermé la porte de la chambre aux étiquettes, il alla ouvrir celles qu'il avait fermées, et sonna un des gardiens. Il en arriva bientôt un, auquel le docteur recommanda de garder le parloir durant l'absence de Jérémie ; puis il entra dans l'intérieur de l'hospice, et monta droit à la chambre, qui lui était réservée ; après quoi, il donna ordre qu'on lui amena le petit « Jérôme, » en recommandant de le traiter avec douceur.

Jérôme, en apprenant que le docteur le faisait demander à sa chambre, se mit à trembler de tous ses membres et à jeter des cris. Le gardien fit tout ce qu'il put pour l'apaiser, et ce ne fut que lorsqu'il lui eut assuré que le docteur voulait lui donner du sucre candi, que Jérôme se décida à le suivre.

—Il va me donner du sucre candi ! Va-t-il m'en donner bien gros ?

Oh ! oui, bien gros.

—Bien gros... hi ! hi ! hi ! et le pauvre petit malheureux se mit à rire d'un rire qui faisait peine à entendre. En entrant dans la chambre du docteur Rivard, il courut à lui en criant : sucre candi ! sucre candi ! sucre candi ! Le docteur qui connaissait l'excessive passion du petit malheureux pour les sucreries, avait apporté un cornet de dragées qu'il lui donna, après l'avoir affectueusement caressé et lui avoir dit quelques paroles de consolation. Jérôme peut-être plus étonné des marques d'affection que lui avait données le docteur qu'il n'était joyeux d'avoir ses sucreries, regarda le docteur avec ses grands yeux vitrés, puis il regarda son cornet de dragées, puis le remettant au docteur,

—Je n'en veux pas, lui dit-il les larmes aux yeux, vous vous êtes trompé docteur, ce n'est pas pour moi, je suis Jérôme, ne me reconnaissez-vous pas ?

—Oui, mon pauvre Jérôme, je te reconnais bien, je t'aime ; tu sais que je t'aime ; je veillais sur toi sans que tu le susses, et tu seras bien traité à l'avenir.

Et le pauvre idiot, ne comprenant pas ce langage si nouveau pour lui, regardait toujours le docteur avec ses grands yeux.

—Connais-tu ton père et ta mère, Jérôme, lui dit le docteur en l'attirant doucement près de lui ?

—Non, monsieur.

—Eh bien, je vais te le dire, tâches bien de le retenir, surtout ne dis pas que c'est moi qui te l'ai appris ; car vois-tu, si tu le dis, je ne te donnerai plus de sucre, et puis tu serais cause que l'on me ferait bien du mal. Tu ne voudrais pas que l'on me fit de mal à moi qui veux te tenir lieu de père et te donner du sucre candi tous les jours, n'est-ce pas ?

Oh ! non, non, non.

—Eh bien ! tu t'appelles Alphonse, Pierre !

—Alphonse ! oh ! quel joli nom ! est-ce que je m'appelle Alphonse Pierre ?

—Écoutez donc : Ta mère s'appelait Léocadie Mousseau.

—Ma mère ! J'ai donc une mère, moi ? Et elle s'appelle Léocadie Mousseau ! Oh ! je veux voir ma mère, ma mère, ma mère !

—Tu ne peux pas, pauvre enfant, elle est morte à la paroisse St. Martin, en 1824.

—Elle est morte, c'est égal, je veux la voir ma mère ! oh ! mon bon docteur, vous me la laisserez voir ma mère, n'est-ce pas ?

—Quel âge as-tu ?

—Je ne sais pas.

—Quoi, tu ne sais pas, mais tu devrais le savoir : tu as treize ans ; treize, entends-tu ? Tu es né à la paroisse St. Martin.

—Ah ! j'ai treize ans ! je ne le savais pas, et je suis né ?

—A la paroisse St. Martin.

—A la paroisse St. Martin ?
 —Mais oui, te rappelles-tu du nom de ta mère ?
 —Ma mère... arrêtez... ah ! oui... Léocadie Mousseau.
 —C'est bien, mon enfant, et quel âge as-tu ?
 —Quel âge ?... attendez... treize ans.
 —C'est bien, mon enfant, et où es-tu né ?
 —Oh ! ça je me le rappelles bien, à la paroisse St. Martin.
 —C'est bien, mon enfant, viens m'embrasser. Tous les jours, si tu es bon garçon, je t'apporterai des sucreries.
 —Voudriez-vous aussi m'apporter un petit cheval de bois, comme celui de la petite fille de M. Charon, le chef de la maison.

—Nous verrons ; maintenant arrange ton sucre candi et amuses-toi dans cette chambre, en attendant que je revienne ; je ne serai pas longtemps.

Jérôme se mit à dévorer ses sucreries. Le docteur retourna au parloir où Jérémie venait d'arriver, n'ayant pu trouver le livre du docteur : ce dernier, qui ne tenait pas fort à son livre de prescriptions, alla faire le tour des salles et remonta à sa chambre. Avant d'entrer il prêta l'oreille et il entendit Jérôme, qui lâchait de petits cris de joie et répétait gladu ! gladu ! gladu ! signe infailible qu'il était content. En entrant le docteur lui sourit d'un air de bonté, et Jérôme courut à lui en lui demandant " s'il lui avait apporté le petit cheval de bois. "

—Non, mon enfant, pas encore ; dans deux ou trois jours, si tu es bon garçon, et si tu retiens bien ce que je t'ai dit.

—Pour le sûr ?

—Pour le sûr. Tiens, voyons si tu as oublié. Quel est ton nom ?

—Jérôme.

—Non ; le nom que tu avais avant de venir ici ?

—Je n'en avais pas.

—Mais oui, tu t'appelais Alphonse, Pierre.

—Ah oui ! Alphonse, Pierre, je me souviens.

—Quel est ton âge ?

—Treize ans.

—C'est bien. Où es-tu né ?

—A la paroisse St. Martin.

—C'est bien. Quel était le nom de ta mère ?

—Ma mère, ma mère... ah ! attendez. Et l'enfant se mit à pleurer.

—Ne pleures pas ; voyons, je ne te donnerai pas de cheval de bois. Quel était le nom de ta mère ?

—Léocadie Mousseau ! Vous me donnerez mon cheval de bois, n'est-ce pas, docteur ?

—Oui mon enfant, si demain et après demain tu te rappelles bien ce que je viens de te faire répéter. A propos, je t'ai dit tout à l'heure que j'allais t'apprendre ton âge et ton nom et celui de ta mère, mais ce n'est pas moi qui te les ai appris, tu le savais avant moi ; c'est toi-même qui m'as dit tout ça, les premiers jours que tu es entré ici. Ne t'en rappelles-tu pas ?

—Non, je ne m'en rappelles pas.

—Tu ne t'en rappelles pas ? Eh bien, si tu ne t'en rappelles pas, je ne te donnerai pas de cheval de bois.

—Oui, oui, je m'en rappelles.

—Nous verrons ça demain.

Quelques temps après le pauvre idiot fut reconduit à sa salle ; il courut dans un coin et il se mit à répéter à voix basse son âge, son nom et celui de sa mère, de peur de les oublier, tant il craignait de ne pas avoir son petit cheval de bois.

Le docteur Rivard retourna à son logis d'un pas leste et joyeux ; il avait mieux réussi, qu'il n'avait osé l'espérer.

Si vous voulez maintenant entrer avec le docteur dans son cabinet, nous pourrions peut-être avoir une explication des motifs qui l'avaient fait agir ainsi, à l'Hospice des Aliénés.

Le docteur en entrant dans son cabinet, en ferma la porte à clef, ouvrit une armoire et en retira la petite cassette de maroquin rouge qu'il déposa sur son bureau. Parmi plusieurs liasses de papiers, soigneusement numérotées, il choisit un petit paquet qu'il étendit sur la table. Ils étaient marqués au dos No. 1, No. 3, No. 4.

Le No. 1, contenait ce qui suit :

« Extrait du registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de St. Martin, état de la Louisiane, pour l'année mil huit cent vingt. Le dix-neuf mars, mil huit cent vingt, par nous prêtre soussigné a été marié Alphonse Meunier né au Canada, fils majeur de sieur Antoine Meunier et de Marguerite Giard ses père et mère, et demoiselle Léocadie Mousseau née dans le royaume de France, fille majeure de Cyrien Mousseau et d'Adélaïde Villeray, ses père et mère. Les dits Alphonse Meunier et la dite Léocadie Mousseau ont signé ainsi que les témoins, avec nous : »

D. CURATO. Ptre. Curé.

Le No. 2, n'était pas dans la cassette. C'était l'extrait de naissance d'Alphonse Pierre Meunier, fils unique d'Alphonse Meunier et de Léocadie Mousseau, né à la paroisse St. Martin, le 21 mai 1823.

Le No. 3, contenait l'extrait de Sépulture de Léocadie Mousseau, femme de feu Alphonse Meunier, décédée à la paroisse St. Martin, le 29 mai 1823.

Le No. 4, contenait l'extrait de Sépulture d'Alphonse Pierre Meunier, décédé à la paroisse de Natchitoches, le 24 aout 1825.

Le docteur prit les No. 1, et 3, et les remit dans la cassette, qu'il renferma à clef dans l'armoire. Le No. 4, il le déchira en petits morceaux, qu'il alla jeter dans le feu.

Un instant après le docteur revint, tira son livret de notes et lut l'extrait qu'il avait fait, le matin, du régitre de l'Hospice des Aliénés.

—« P. Asselin ! » C'est bien là, se dit-il, le nom de l'ancien portier de l'Hospice. Mais où est-il maintenant ? est-il mort ? vit-il encore ? Je donnerais cent piastres pour savoir où il est ! Si je pouvais le voir seulement un quart d'heure ! et le docteur se mit à marcher de long en large, se frottant les mains et se grattant le front de temps en temps. « Tiens ! une idée... » Et le docteur prit son chapeau et se rendit chez un marchand libraire, à quelque distance de chez lui.

—Bonjour monsieur, dit-il au commis, pourriez-vous me laisser voir votre livre d'adresses ?

—Oui, monsieur, le voici.

Le docteur chercha à la lettre A, et trouva « P. Asselin fabricant d'allumettes, No. 130, rue des Allemands. » Il ne perdit pas de temps, prit une voiture de remise et se rendit

au No. 130 rue des Allemands ; là il trouva P. Asselin, l'identique P. Asselin, ancien portier de l'Hospice des Aliénés de la Nouvelle Orléans.

—Tiens, père Asselin, mais c'est vous, et moi qui vous croyais mort depuis le dernier choléra.

—Et bien, non, monsieur le docteur, je ne suis pas mort comme vous voyez. Toujours à l'ouvrage, nuit et jour, pour compléter une petite somme.

—Pour compléter une petite somme ! Et pourquoi ?

—Je voudrais passer en France, pour y aller finir mes jours auprès de ma vieille sœur, qui m'a écrit le mois dernier qu'elle m'attendait.

—Et quand voudrais-tu partir ?

—Mais dès demain, si j'avais l'argent pour payer mon passage.

—Combien te faut-il ?

—Encore-vingt cinq piastres, mais comme je trouve vingt piastres de mon établissement, je n'ai plus besoin que de cinq piastres.

—Ce n'est pas le diable. Pourquoi n'es-tu pas venu me trouver ?

—Ah ! monsieur le docteur, vous êtes toujours si bon, si généreux ! mais voyez-vous, je n'ai jamais mendié, et j'aimerais mieux mourir que de demander.

—Allons, allons, fausse honte que tout ça ; entre vieilles connaissances ne faut pas tant de façons. Ah ! à propos, maintenant que j'y pense, un vieux souvenir qui me revient de bien loin ; il y a cinq à six ans, je me suis aperçu que tu avais oublié de faire quelques notes dans le registre des entrées de l'Hospice des Aliénés. Pour le moment je ne me rappelle pas bien ce que c'est, il y a si longtemps que je n'ai vu les registres.

—Mais, docteur !

—Il n'y a pas de mais, ce n'est qu'une affaire de forme. Allons, monte en voiture avec moi et dans dix minutes je te ramènerai.

Le père Asselin se lava les mains, mit son habit des dimanches et monta dans la voiture du docteur Rivard.

—Postillon, à l'Hospice des Aliénés.

Les chevaux partirent au grand trot, et bientôt le docteur entra au parloir de l'Hospice, suivi du père Asselin.

Jérémie en voyant venir le docteur pour la deuxième fois dans la même journée, crut que le docteur rajeunissait.

—Bonjour Jérémie. Tu vas me trouver un peu tannant aujourd'hui, sais-tu que j'ai encore une petite commission à te faire faire.

—Pas du tout, docteur.

—Eh bien ! fais moi donc le plaisir d'aller chez l'apothicaire m'acheter deux onces d'opium.

Le docteur mit un billet de deux piastres dans la main de

Jérémie, en lui disant de garder le change pour lui.

Aussitôt qu'il fut parti, le docteur prit le folio 4 des registres des entrées de l'Hospice, et prenant bien soin de n'en point secouer la poussière, il l'ouvrit au hasard, feuilleta quelques pages, fit faire quelques corrections insignifiantes au père Asselin ; puis étant arrivé, comme par hasard, à la page 147.

—“Tiens, dit-il, je ne m'étais pas aperçu de ceci ! mais père, tu avais donc oublié d'entrer à la marge ce que je t'avais dit à l'égard du petit Jérôme ?”

—Mais, vous ne m'en avez jamais rien dit !

—Ah bien, par exemple, en voilà une bonne ! c'est bien heureux que je m'en sois aperçu aujourd'hui ; il est vrai que c'est de bien peu d'importance, mais enfin, c'est une justice à ce pauvre enfant. Qui sait, peut-être qu'un jour ça pourra lui servir.

—Qu'est-ce que vous m'aviez dit, docteur ?

—Ecris.

Et le père Asselin écrivit à la marge, en face de l'entrée de “Jérôme,” sous la dictée du docteur :

“Le véritable nom de Jérôme est Alphonse, Pierre, né à la paroisse de St. Martin, le vingt-et-un mai mil huit cent vingt-trois, Sa mère était Léocalie Mousseau, femme de——— actuellement décédée.”

—C'est bien, signe de tes initiales maintenant.

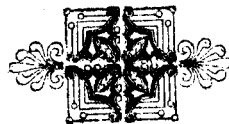
Le père Asselin, signa, sans se douter de toute l'importance de ce qu'il venait de faire. Le docteur remit avec précaution les registres à leur place, et, sans attendre le retour de Jérémie, partit avec le père Asselin, qu'il reconduisit chez lui.

Le lendemain un vaisseau partait pour le Havre de Grace ; le père Asselin qui avait complété sa somme était passager à bord.

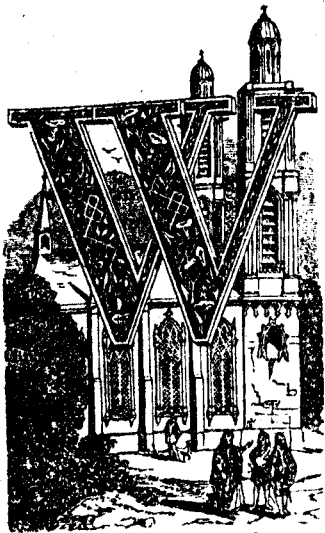
Quand le docteur Rivard retourna le lendemain, à l'Hospice il fit encore venir Jérôme à sa chambre, lui donna des sucreries, et après s'être assuré qu'il se rappelait parfaitement la leçon qu'il lui avait apprise la veille, il lui recommanda de ne dire à personne qu'il savait son vrai nom et celui de sa mère, excepté que quelqu'un le lui demandât spécialement, “car, lui dit-il, si tu t'en ventais de toi-même, on te croirait fou. Ainsi si on ne te le demande pas, n'en dis rien ; si on te demande pourquoi tu ne le disais pas, tu répondras : que tu craignais qu'on ne se moquât de toi.” Le docteur lui fit encore répéter deux ou trois fois sa leçon, après quoi il alla trouver le chef de l'institution, auquel il n'eut pas de peine à persuader que Jérôme manifestait des signes sensibles d'un prompt retour à la raison. Le chef de l'institution qui ne s'occupait jamais des aliénés, laissant ce soin aux gardiens, crut le docteur, et ne s'en occupa pas d'avantage. C'est tout ce que ce dernier désirait.

G. B.

(A CONTINUER.)



LA COLONIE MILITAIRE.



I.

ARKA n'est qu'un village, mais ce n'est ni le plus petit ni le plus pauvre de la Pologne ; le kvass * y abonde et les femmes n'y manquent pas : deux points de haute statistique pour tout soldat du Czar, fût-il moscovite ou cracovien. Aussi, depuis cinq ans, la garnison n'a pas changé et personne n'y songe. Chaque militaire est logé chez l'habitant, il partage ses travaux et ses plaisirs, l'un est tisserand, l'autre charpentier, la plupart amoureux ; c'est là surtout l'occupation de ceux qui n'en ont pas.

Pour vous en tenir à un coin du tableau, regardez cette jeune paysanne dont le fuseau tourne si vite ; rien de plus gracieux, convenez-en ?—Mais elle est réveuse et distraite ; pourquoi ?—Ne devinez-vous pas ?... Le motif de tant de préoccupation est assez visible cependant ; il est assis près d'elle le motif ; le motif a cinq pieds huit pouces, d'épaisses moustaches et une figure martiale ; c'est un grenadier, et un grenadier aussi sensible qu'industriel, qui sait manier un rouet comme un sabre et filer à la fois le lin et le sentiment. Grâce à lui, Mikélina fait triple besogne ; au lieu de quelques kopecks, elle gagne jusqu'à un rouble par jour. Sa mère est dans le ravissement : pauvre femme ! elle a un fils qui s'épuisait pour la soutenir, et qui maintenant pourra se ménager un peu ; déjà il ne passe plus la nuit à pêcher dans la Vistule ; les filets qu'il suspend chaque soir à sa porte l'attestent, et la gaieté commence à revenir avec ses forces. C'est lui qui est là sur le même banc que l'ami de sa sœur, que son cher Paulowitz, il répare ses passes en chantant la mazurek nationale ; on répète le refrain, et le léger bruissement des fuseaux redouble après chaque couplet.

—Courage ! mes enfans, dit un soldat qui passe, à demain la fête !...

—Ah ! c'est toi, Alinski, s'écrie Paulowitz sans quitter son ouvrage ; sois le bien-venu, il y a toujours place ici pour les bons garçons ; allons, chante avec nous.

—Volontiers ; jamais on ne me trouve en défaut ; écoutez, c'est un air du pays, un air gai... comme une dérouté :

Enfans de la Lithuanie,
Le jour des adieux est venu ;
Il faut se quitter pour la vie,
Il faut.

* Espèce de bière qui est la boisson ordinaire du peuple.

—Il faut te taire, si tu n'as rien de moins triste à nous chanter. Allons, prends du schnik, cela te mettra peut-être en train

—Du schnik ?... verse, mon ami, verse ; mais je ne le boirai qu'après y avoir mêlé sept graines de genièvre bien noir.

—Autre lubie, à présent ; pourquoi n'attaches-tu pas un crêpe à la bouteille ?... ce serait encore de meilleur augure.

—Un crêpe ! eh ! mais, pourquoi pas ?... Non, non, point de crêpe à la bouteille ; c'est la compagne du bivouac, la consolation de l'ambulance, l'amie intime du fantassin et du cavalier ; point de crêpe, point de genièvre ; trinquons joyeusement et tant pis pour ceux qui auront la folie de pleurer.

—Je ne te comprends pas ; tu parles comme un bohémien...

—Soit ! d'autres bohémiens t'en diront plus long.

—Tu veux rire, j'imagine ?

—Peut-être : Au revoir, les amis. Mais à propos, j'oubliais à quand le mariage ?...

—Dans six jours seulement, répond Paulowitz, et il laisse échapper un gros soupir.

—Oui, ajoute Mikélina d'une voix timide, ce sera l'anniversaire de celui de ma mère.

—En vérité !... eh bien, ce jour-là ; je vous promets de chanter un petit air de circonstance que j'ai appris à Pétersbourg ; Paulowitz le connaît :

Dans la sainte chapelle,
Au jour dit, vient la belle ;
La belle vient trop tard :
Au jour dit, l'amant part.
L'amant était fidèle...
Fidèle à l'étendard,
Ainsi que l'hirondelle
Aux vieux nids du rempart.

On n'entendit pas le refrain ; Alinski s'éloigna en fredonnant...

II.

Récemment encore, à l'aube naissante, quand les cors parcouraient Warka et sonnaient la diane ; il y avait dans l'air je ne sais quel retentissement joyeux ; tout était en mouvement, soldats, ouvriers, cultivateurs : le marteau frappait sur l'enclume, des étoiles enflammées jallissaient sous les coups des forgerons ; les pêcheurs détachaient leurs barques et les poussaient au large ; on allait, on venait, on s'appelait ; il n'y avait pas assez d'échos pour reproduire tant de sons confus ; et maintenant, comme tout est morne et silencieux ! Que s'est-il donc passé ? Le régiment est parti.

Vers le même temps, il n'était bruit du Caucase à la Newa que des colonies militaires ; le nouveau système faisait le sujet de toutes les conversations, surtout dans les châteaux de la Russie et de la Pologne.

—Moi, j'en suis le partisan déclaré, et j'espère que mon

opinion deviendra la vôtre, Mesdames, si vous daignez me permettre un mot d'explication.

C'est le général Dembrowitz qui s'exprimait ainsi dans un des plus riches palais des environs de Grodno, au milieu d'une élégante réunion.

Les Polonaises sont à la fois frivoles et sérieuses ; elles aiment qu'on leur parle de modes et de politique ; vivant à peu près comme vivaient les châtelaines françaises, avant que la galanterie des Valois les eût appelées à la cour, elles reçoivent les hommages de leurs nobles voisins, font de la musique et de la tapisserie, valsent, rient, discutent ; et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer en elles, de la grâce de leur personne ou du charme de leur entretien. Le général, dans les campagnes de 1813 et de 1814, avait vu l'Allemagne et la France, pays si rapprochés et si différens, il était donc en fonds pour servir ses aimables compatriotes suivant les caprices de leur goût.

— Parlez, parlez, s'écria la comtesse de Boronitza : c'est à qui discourra sur les colonies, et personne n'est dans le secret. Est-il vrai qu'il s'agisse d'établir la polygamie, comme chez les Turcs ?

— Mieux que cela, ajouta la baronne de Leibstadt : tout sera en commun, maisons, femmes, terres, enfans.

— Quel badinage, ma chère, dit en riant la vieille princesse de Mohilnoff ; qui a pu vous faire un tel conte ? La vérité est que les femmes porteront armes et bagages, marcheront au pas, déchireront des cartouches et se feront tuer au besoin ; mais voilà tout.

— Comment donc ! une armée d'amazones, répliqua du bout des lèvres un petit major dont les cheveux touffus étaient bouclés avec art, et la taille si étroitement sanglée qu'il semblait plutôt soupirer que respirer. L'invention serait charmante ; seulement, qu'on y prenne garde, il y aura désormais pour nous double danger dans les camps.

A ces mots, un élève de l'école des porte-enseignes de Varsovie, placé derrière les dames et appuyé sur le dos d'un fantueil, baissa la tête d'un air pensif : ce que je vois de plus clair dans un pareil système, dit-il à demi-voix, c'est un chef-d'œuvre de despotisme.

— Voilà le langage de nos étudiants, reprit le général d'un ton sévère ; autrefois dans les écoles, nous n'apprenions que nos manœuvres ; mais ces messieurs préfèrent la politique ; cela promet.

L'étudiant croyait n'avoir été entendu que des dames ; il rougit ; sa mère lui fit signe de s'observer et se joignit à la comtesse de Boronitza pour obtenir du général quelques détails sur l'organisation réelle des colonies.

— Vous savez, dit-il, que je suis intimement lié avec le comte Aratcheff* ; eh bien, c'est de lui-même que je tiens tout ; on peut donc m'en croire, puisqu'il est avéré que c'est à lui que l'on doit la première pensée du système de colonisation. Dès que la guerre fut terminée, Alexandre s'occupa sérieusement des moyens de porter l'économie dans les dépenses de ses armées ; l'entretien de près d'un million de soldats était une charge trop onéreuse dans tous les temps, et à plus forte raison, après ce qu'il nous en avait coûté pour notre contingent dans la lutte de l'Europe contre la France. On proposa

* Membre du comité militaire.

de construire des villages où l'on établirait des troupes qui auraient une existence distincte, des lois spéciales, des propriétés particulières ; qui se formeraient à des travaux d'agriculture, sans abandonner l'exercice des armes, et qui fonderaient en même temps des familles nouvelles parmi les paysans de la couronne ; c'était organiser une réserve inépuisable, et entreprendre le défrichement d'un sol immense qui n'attend que la main de l'homme pour changer ses steppes en jardins et ses cabanes éparses en villes florissantes. Jugez si un tel projet dût sourire à l'empereur ; il l'adopta avec empressement, travailla lui-même à le perfectionner et en fit son ouvrage. On présume qu'avant peu d'années, nous aurons plus de six millions de soldats colonisés. . . .

— Six millions ! s'écrièrent toutes les dames, six millions ! Avec une armée comme celle-là qui pourrait nous disputer le pas ?

— Nous ferons la conquête de l'univers, dit l'une ; Paris et Londres baisseront enfin pavillon. . . .

— Nous irons prendre tous les cachemires du shah de Perse, dit une autre.

Et les indiennes des Anglais, ajouta une troisième.

— Ou bien, nous nous déchirerons à belles dents, balbutia le porte-enseigne, un Kosciusko de village suffira.

— Quand les biens de la couronne désignés pour la colonisation auront été organisés, continua le colonel, on y trouvera une hiérarchie militaire, graduée suivant les âges. Tout maître coloniste jouira de quinze désatines de terre* ; il aura au-dessous de lui des aides, au-dessus, des invalides ; l'enfance, la maturité, la vieillesse seront ainsi rapprochées, et formeront une chaîne que chaque génération viendra grossir et resserrer.

— Par Saint-Georges, que c'est ingénieux ! s'écria avec emphase le vénérable comte de Salfeld, qui avait perdu un bras au combat de Smolensk. Si en 1812, la défense de la Russie avait été combinée sur ce plan gigantesque, Napoléon n'aurait vu que la Bérézina.

— Ce qui m'a le plus frappé, moi, dit le major, en ébouriffant ses cheveux, c'est une idée de civilisation qui jusqu'ici avait échappé à nos Czars : le rasoir a fait justice de toutes ces barbes de paysans si sales et si longues ; l'opération n'était pas facile, ma foi, elle a rencontré de fortes oppositions, surtout du côté des vieux. Malgré cela, je l'avouerai, le nom de soldat cultivateur sonnait d'abord assez mal à mon oreille ; mais je m'y suis accoutumé bientôt en voyant que l'uniforme n'empêchait pas de labourer, de conduire des chariots et de réparer des chemins ; il y a des villages qui ont changé du tout au tout. Ça tient du prodige ; ils sont alignés comme des bataillons et tenus comme les premières casernes du monde ; des poteaux ornés d'aigles et d'inscriptions indiquent sur la grande route les divisions territoriales affectées aux différens corps de troupes ; les chemins sont bordés de plantations nouvelles, l'enclos de chaque jardin est formé de treillages ou de palissades ; les noms des maîtres-colonistes sont écrits sur les façades des maisons. Que vous dirai-je enfin ? rien n'a été négligé. . . .

— Et les postes ! major, vous les oubliez, dit vivement le comte de Salfeld, Dieu, qu'elles sont bien servies ! Tout s'y fait militairement, knout en main ; c'est un soldat qui reçoit et

* Environ 65 arpens.

vérifie le podorojné * du voyageur : c'est un soldat qui fait préparer et atteler ses chevaux ; c'est un soldat enfin qui surveille chaque partie du service. Quelle différence avec ces misérables juifs ! Dans tous les lieux où leur rapacité s'est emparée du monopole des postes, il faudrait renoncer à voyager ; on n'obtient de relais qu'à force d'argent, on est trompé sur les distances, sur les prix, sur tout enfin, et il n'est ni instances ni menaces qui puissent triompher de la lenteur des postillons.

—C'est singulier, dit l'étudiant ; il faut donc que nos paysans soient aveugles ou stupides, car, non-seulement ils se montrent insensibles à tous les avantages de la colonisation, mais ils les repoussent avec opiniâtreté.

—Pas possible, répliqua le comte de Kercheff ; vous êtes mal informé.

—Chaque jour, ajouta le général, les gouverneurs écrivent le contraire.

—Je le crois bien, répartit l'étudiant ; qui oserait envoyer à un auteur couronné la critique de son ouvrage ? Mais enfin, les fautes parlent : lorsque les impératrices se sont rendues à Moscou, n'a-t-on pas vu les paysans se jeter à leurs pieds et implorer leur intercession auprès du Czar ? Dernièrement encore, que s'est-il passé à Tchougouieff ** ? n'a-t-on pas été réduit à pénétrer dans la place à coups de mitraille, et le lendemain, l'union des nouveaux frères n'a-t-elle pas été scellée par des flots de sang ?...

—Des flots de sang ! c'est un peu exagéré, dit le général ; on s'est débarrassé de quelques Tartares qui avaient eu l'audace de se révolter : rien de plus juste, assurément. Parce que les routines s'insurgent contre les améliorations, est-ce donc un motif pour ne pas améliorer ?

—Ah ! général, s'écria l'étudiant, de grâce, mettez-vous à la place d'un homme déjà mûr, auquel on vient dire : « Tu vas changer toutes les habitudes de ta vie. Hier, sans jouir d'une liberté absolue, tu avais la faculté d'aller, de venir, de choisir ta résidence et tes occupations ; hé bien, tu n'obéiras plus à ta volonté, mais à la nôtre ; tu seras soldat, aujourd'hui, demain, toujours ; nous t'enverrons un hôte, ce sera peut-être un servien, un kalmouque, un valaque, un homme enfin d'autres mœurs, d'autre religion que toi.... qu'importe ! tant mieux s'il te convient, tant pis, s'il ne te convient pas. Il aura ta fille de préférence à tout autre, tu ne peux plus la marier hors de la colonie ; et tes fils, que tu destinais à l'industrie ou au commerce, défense à eux de s'éloigner ; ils sont soumis désormais à toute la rigueur des lois militaires. Aie bien soin, chaque dimanche, qu'il paraisse en tenue devant ta porte, le sabre astiqué, les bufflétories blanches comme neige ; autrement, gare le knout ! » Admire qui voudra ce système ! quant à moi, je conçois très-bien que des hommes qui ont du sang dans les veines le reçoivent à coups de fusil.

Le général, bouillant de colère, allait éclater, et à défaut de raisons, il aurait infailliblement écrasé le porte-enseigne du poids de son grade ; mais tout-à-coup une musique militaire se fait entendre ; le major se lève en sautillant et court ouvrir une des doubles fenêtres du salon. C'est un régiment qui pas-

se, s'écrie-t-il, et bientôt tout le monde se presse autour de lui.

L'élève de Varsovie, lisant dans les yeux de sa mère qu'elle se disposait à lui adresser des reproches, bien qu'elle l'approuvait intérieurement, ne manqua pas de se placer à l'extrémité du balcon, près de la comtesse de Boronitza, qui le traita, en riant, de mauvaise tête. Qu'elle était piquante cette jeune polonaise avec son capuchon de zibeline et cette fourrure si noire et si lisse qui serpentait autour de son cou !—La vue d'un régiment en marche m'a toujours plu, dit-elle à son voisin. Regardez cette colonne hérissée d'armes, que la fatigue incline en tout sens, comme les épis d'un champ que la grêle a foulé ; ces officiers à cheval qui galopent d'un bout à l'autre, une peau d'ours sur les épaules, ainsi que des guerriers antiques ; ces soldats courbés sous le poids de leurs sacs, ce drapeau voilé, ces plumets, ces dorures réservées avec soin pour le luxe des parades ; et puis, sur tous ces charriots, ce bagage immense, ménage du régiment.... Quel admirable spectacle !

—Oui, répondit l'étudiant, j'aime tout cela, lorsque j'observe en peintre, mais si je m'avise de prendre mes lunettes de philosophe, c'est autre chose. D'abord, je ne vois que des nomades, qui vont souvent sans savoir où, qui tueront demain si on l'exige, on ne sait qui ; une espèce d'hommes à part, hommes d'esclavage et de sang, bourreaux de l'humanité, prêts à exécuter toutes les sentences du despotisme.... Il n'y a que la fin de la colonne qui me réconcilie un peu avec le reste : deux ou trois cantinières, quelques enfans de troupes, en voilà assez pour me faire apercevoir dans cette masse d'ilotes un lien social, une idée de famille....

Pendant ce colloque, le colonel du régiment, reconnaissant le général Dembrowit s'avança jusque sous le balcon et salua les dames.—Où allez-vous, colonel ? lui cria le général.

—A Rimzani, répondit-il en se dressant sur ses étriers : c'est à peu de distance de Wilna, sur les rives du Niémen ; je vais fonder une colonie.

—Ah ! ah ! dit le général, j'en félicite les belles du pays, vos hommes sont superbes. Puis se tournant vers les dames quand le colonel fut éloigné : « Pauvres gens, que je les plains ! c'est bien l'officier le plus dur de l'armée. »

—Mais c'est inconcevable, dit la baronne de Leibstadt au comte de Salfeld, comme tous ces soldats ont l'air abattu ! voyez près du porte-drapeau, ce grenadier dont la poitrine est couverte de médailles, quelle tristesse dans son regard !

—Par enfantillage, répondit le comte, on sait ce que c'est que des regrets de garnison ; la première jeune fille qui sourit à l'arrivée fait oublier celle qui pleurerait au départ.

—Oh ! Mesdames, jetez donc les yeux sur ce charriot, s'écria le major, voyez ce jeune soldat endormi... Quelle figure ravissante ! quelle fraîcheur !

Et toutes les dames confondirent leurs exclamations. En effet, rien n'était plus joli que ce visage de seize ans encadré dans un shapska et animé de ces vives couleurs que le sommeil donne à l'adolescence.....

III.

N'en déplaise à la comtesse de Boronitza, il est quelque chose de plus imposant que la marche d'un régiment, c'est la

* Permission pour prendre des chevaux de poste.
** Ville d'environ 9,000 habitans, à dix lieues de Tcharkow ; elle a été regardée long-temps comme le boulevard de l'empire contre les attaques des Tartares de cette frontière.

prière. Observez le profond recueillement de ces soldats que voici formés en carré sur la place de Rimszani, l'arme au pied, le shapska au bout du fusil, la tête baissée vers la terre ! Ils viennent, il est vrai, saluer une patrie nouvelle, ils y viennent avec l'amertume de leurs regrets, avec l'incertitude de leurs espérances ; ce ne sont plus ces accens d'une allégresse sauvage qu'ils jetaient vers le nord en repassant la Meuse ou le Rhin, après la campagne de France ; ce sont des paroles sourdes, entrecoupées, comme autour d'un tombeau. La foule curieuse qui les environne est agitée par les sentimens les plus divers ; la veille, elle ignorait encore l'arrivée du régiment ; on avait tout préparé avec presque autant de mystère qu'à Sviatsi*, où l'architecte même n'était pas dans la confiance ; le colonel était porteur de l'ukase impérial, et il n'en fit donner lecture qu'après s'être établi militairement au centre de Rimszani.

Dans un village épuisé d'hommes par la guerre, il devait se trouver grand nombre de filles menacées d'un éternel célibat, et que la venue d'un régiment pouvait faire renaître à l'espoir. Une d'elles, on l'appelait Catherine, tourna son attention vers le jeune recrue qui dormait si bien sur la grande route ; elle vit durant la prière, des larmes ruisseler de ses yeux, et ses longues paupières étinceler en se levant vers le ciel. La bonne paysanne partagea l'extase des dames du château, et dès que les rangs furent rompus, elle vint offrir le kvass à l'intéressant militaire.

Rimszani comptait aussi beaucoup de jeunes filles qui aimaient un brillant uniforme, une figure mâle, de grosses moustaches ; une des plus séduisantes souriait à Paulowitz, qui malgré le dire du comte de Salfeld, était tout aussi triste que pendant la marche ; une autre paraissait très-occupée d'Alinski, et comme elle avait un de ces minois de bonne humeur, une de ces petites figures rieuses qui annoncent le meilleur naturel du monde, la sympathie alla grand train : rendez-vous fut donné pour le soir, et l'heureux soldat y courait, lorsqu'il rencontra Paulowitz qui se promenait seul et pensif.

Que fais-tu donc là, s'écria-t-il, en lui frappant sur l'épaule ; je t'ai cherché partout : si je n'avais pas songé à ton logement, tu aurais eu le plus mauvais de la colonie. Mais tu ne dis mot, qu'as-tu ?...

—Rien, la vue de ce pays.....

—Est admirable, vraiment.

—Tu trouves : le Niémen me plaît, les femmes ne me déplaisent pas, et comme l'ukase porte que nous n'avons pas seulement ici des droits de garnison, mais d'établissement, je veux me hâter de les faire valoir.

—Que tu es heureux de conserver partout ta gaieté !...

—Et pourquoi m'ailligerai-je ? Seul dans le monde, je n'ai pas d'autre famille que mon régiment ; après m'avoir adopté et nourri, il me fait propriétaire, il me donne une habitation magnifique et une habitante au choix.

—C'est là ce qu'il y a d'odieux : être forcé de se marier !...

Eh bien, où est le mal ?...

—On nous traite comme des esclaves.

—Dis donc comme de bons soldats qui ne doivent reculer

devant aucun danger.

—Fort bien, camarade : ris, plaisante ; il est fâcheux que nous ne soyons pas tous doués de la même insouciance ...

—Ou de la même sagesse. Est-ce que par hasard, ton cœur serait encore dans l'ancien cantonnement ? Est-ce que Mikélina ?.... Fi donc ! un grenadier fidèle.... C'est bon à dire dans la circonstance. Moi, quand j'ai quitté une garnison c'est comme si le feu y avait passé, il n'en reste trace.

—Ainsi, déjà peut-être....

—Déjà ? oh ! il y a long-temps, depuis une heure au moins j'ai fait un choix ?....

—Un choix sérieux ?....

—Très-sérieux, conforme à l'ordonnance.

—Quoi ! tu vas te marier ?

—Oui, je me colonise ; j'épouse, je ne dirai pas la plus belle fille de Rimszani, mais la plus gentille, vrai.

Et comme il parlait ainsi, Christia vint en souriant lui apporter le consentement de l'autorité civile ; il ne fallait plus que celui du colonel.

—Ce sera bientôt fait, dit Alinski ; je cours le trouver. Mais en attendant, mon cher Paulowitz veille sur ma femme, je te la confie ; garde-la comme tu garderais la caisse du régiment, c'est tout dire. Et il s'éloigna sans lui laisser le temps de répondre, tant il était pressé de conclure.

Être chargé de tenir compagnie à une jeune fille qui croit avoir le droit d'exiger qu'on soit gai parce que son imagination n'est remplie que d'idées riantes, l'agréable commission lorsqu'on éprouve un invincible besoin de mélancolie ! Paulowitz ne savait que dire, et Christia trouvant déjà qu'il observait bien fidèlement sa consigne, commençait à s'ennuyer d'être traitée avec les mêmes égards que la caisse du régiment. Il s'en aperçut, et faisant effort sur lui-même, il essaya de lui adresser quelques mots ; il lui parla du bonheur de rencontrer un cœur qui comprend le nôtre, des charmes d'un mariage formé par l'amour, que sais-je enfin ? de tous les lieux communs que pouvait lui rappeler leur situation respective. Pendant ce temps, un soldat que l'obscurité de la nuit ne permettait pas de reconnaître, passait et repassait à côté d'eux ; son attitude, son geste, sa démarche, tout décelait la plus vive agitation.... C'était le jeune recrue.... Il s'était réfugié dans ce lieu écarté, afin d'échapper aux poursuites de la pressante Catherine, qui prenant son silence pour un aveu discret, s'était persuadée qu'elle avait enfin trouvé un mari ; mais autre chose paraissait l'occuper alors. A chaque allée et venue, il se rapprochait du couple, et déjà, en étendant la main, il aurait pu le toucher ; sa tête penchée en avant, son pas ralenti par degrés, indiquaient qu'il cherchait à entendre. Paulowitz, qui l'observait avec impatience, l'apostropha brusquement, et le somma de passer au large ; mais il n'en fit rien, au contraire, il s'arrêta et demeura immobile.

—Au large, encore une fois, répéta le grenadier d'une voix terrible.

—Dis-moi quelle est cette femme, répondit le recrue, et je me retire.

—Qu'as-tu besoin de le savoir ?

—Il le faut, je le veux.....je t'en prie.

—Je suis sa femme, s'écria Christia, dans l'espoir d'apaiser la querelle.

* Village du gouvernement de Nowogorod, sur le cours de la rivière de Volchof.

—Sa femme ! se peut-il ? Sa femme !.... Non, je ne le croirai jamais.

—Ah ! tu ne te contentes pas de venir nous troubler ; tu nous insultes, dit Paulowitz : je vais t'apprendre à qui tu parles. Et en même temps il écarta la jeune fille, qui s'efforçait de retenir son bras, et porta la main sur la poignée de son sabre ; la lame jeta aussitôt une pâle lueur. En garde ! dit-il, en garde !....

Le recrue obéit comme par un mouvement machinal ; mais, loin de prendre l'offensive, il ne se couvrit même pas ; on eût dit qu'il cherchait à recevoir la mort, plutôt qu'à la donner. Christia épouvantée, fit en vain une nouvelle tentative pour arrêter la lutte qu'elle n'avait pu empêcher ; l'adversaire de Paulowitz était déjà étendu sans mouvement.... Elle jeta un cri. La ronde-major passait, le colonel s'avance accompagné de quelques soldats et d'un tambour portant une lanterne ; par son ordre, on relève le jeune soldat et on le pose sur un banc ; mais tout-à-coup, son shapska, dont les jugulaires se sont dénouées dans sa chute, vient à tomber, et de longs cheveux se déroulent sur ses épaules ; on détache à la hâte les agraffes de son habit, plus de doute, c'est une femme....

La surprise est générale. Catherine arrive sur les entrefaites. Mon mari, une femme ! s'écrie-t-elle ; c'est faux ! Ses yeux n'en convainquirent cependant, et son dépit fut si vif, qu'elle alla partout, criant vengeance.

Paulowitz, désespéré d'avoir blessé une femme, bien qu'on le rassurât en lui disant qu'elle n'avait qu'une légère piqure à la main, s'approcha d'elle pour la secourir ; mais on le vit changer subitement de visage, ses genoux fléchirent, et il se laissa tomber aux pieds de la jeune blessée en s'écriant d'une voix étouffée : Mikéline ! chère Mikéline !

Hélas ! oui, c'était elle : son frère, la veille même du départ du régiment, avait été compris dans le contingent de la colonie ; rien n'avait pu l'en faire exempter, ni ses longs services, ni ses blessures, ni la vieillesse d'une mère pauvre et infirme. Mikéline, n'écoulant alors que la généreuse inspiration de son amour filial, s'était dévouée pour lui, elle avait pris sa place, elle s'était mêlée à cette foule de soldats anciens et nouveaux, qu'une même infortune réunissait, et leur douleur avait respecté la sienne mais que de fatigues ! que d'anxiétés !.... Une seule pensée l'avait soutenue pendant la marche : Paulowitz était là, Paulowitz qui lui avait juré de n'épouser qu'elle, Paulowitz que l'ordre imprévu du départ avec tellement accablé ; qu'il n'avait pas même eu la force de venir lui faire ses adieux. En suivant le même chemin que lui, en partageant, autant qu'elle le pouvait, son triste sort, elle ignorait cet ukase qui obligeait tout colon à faire choix d'une compagne ; elle ne le connut que trop tôt. Dès son arrivée à Rimszani, quand elle avait vu Paulowitz parlant à une jeune fille, quand le mot de mariage avait frappé son oreille, sa tête s'était troublée, elle n'avait plus songé qu'à mourir, et à mourir de sa main.

—Il y a un homme sur mes contrôles, dit le colonel d'un ton farouche, il faut qu'il se retrouve ; que l'on conduise cette femme en prison.

Inutilement Paulowitz essaya de le fléchir en insistant sur l'état de souffrance de Mikéline, il n'obtint rien ; plus il parlait, plus le colonel paraissait s'échauffer : sa colère, qui montait avec une inexplicable rapidité, éclata brusquement.—

Trêve d'observations, dit-il, en levant sa canne ; j'entends qu'on m'obéisse sur-le-champ, ou malheur au premier qui résiste !

Cette menace exaspéra Paulowitz, il fit un geste effrayant ; mais Alinski était là, il lui détourna le bras, et parvint à l'entraîner, tandis que deux fusilliers conduisaient Mikéline dans une maison voisine, qui fut désignée pour lui servir de prison, car il n'y en avait pas encore à Rimszani.

Un emprisonnement, heureuse inauguration pour une colonie ! Dieu veuille qu'on s'en tienne là !.....

Ce colonel a vraiment quelque chose d'extraordinaire : tout-à-l'heure, lorsqu'il regardait Paulowitz, ses sourcils se contractaient, ses yeux étaient enflammés, sa physionomie prenait une affreuse expression de haine et de fureur ; puis, quand il se tournait vers Mikéline, c'était un autre visage ; un rire satanique errait sur ses lèvres. Est-ce le feu du désir ou de la vengeance qui circule dans ses veines ? A Warka, il passait souvent devant la maison de Mikéline ; on remarquait même qu'il ne prenait ce chemin que lorsqu'il était en grand uniforme ; moyen de séduction qui réussit dans plus d'un pays, et qui d'ailleurs était le seul qu'il pût employer. Mais l'innocente polonaise n'y avait jamais pris garde : les torsades de laine qui flottaient autour du shapska de Paulowitz suffisaient à sa vanité.....

Trois heures s'étaient écoulées depuis qu'elle était enfermée ; elle avait reçu la visite du chirurgien du régiment, qui avait pansé sa blessure ; plus tard, Christia était parvenue jusqu'à elle ; mais une autre personne, enveloppée dans un manteau, avait aussi pénétré dans la prison ; Paulowitz l'avait aperçue ; qui était-elle ?....

Il l'attendit à sa sortie, marchant à pas précipités, s'éloignant, se rapprochant, résolu par momens à renverser le factionnaire, à briser tous les obstacles, puis s'arrêtant pour essuyer la sueur froide qui coulait de son front, et croisant les bras sur sa poitrine palpitante.... Enfin, la porte s'ouvre, l'homme au manteau se glisse dans l'ombre, il fuit plutôt qu'il ne marche ; mais le soldat l'a vu, il le suit, il le presse, s'élançant tout-à-coup, lui barre le chemin, écarte de vive force son manteau, lui saisit les deux bras, et le traînant à la lumière, le contraint à le regarder face à face....—C'était le colonel. Il fut si surpris ou peut-être si effrayé de cette violence inattendue, qu'avant qu'il eût pu proférer une seule parole, Paulowitz était déjà loin.

Le malheureux ! que vient-il de faire ! Sa perte désormais est inévitable.... Eh bien, il ne pense qu'à Mikéline ; n'est-ce pas lui qui l'a forcée à se trahir, qui a versé son sang, qui a livré elle et les siens à toutes les rigueurs du pouvoir irrité ? Après cela, sera-t-il assez lâche pour l'abandonner ? Non, non, il faut qu'il la voie, qu'il s'explique, qu'il obtienne son pardon, qu'il la sauve enfin. La tête en feu, il errait autour de la prison, lorsqu'il fut abordé par Christia : " J'ai vu la prisonnière, lui dit-elle, je lui ai tout raconté, elle ne vous en veut plus ; mais elle a bien peur pour son frère et pour elle-même..... Elle m'a confié tout bas qu'elle courait les plus grands dangers....

—J'entends, dit Paulowitz, d'une voix altérée ; le colonel....

—Précisément, elle a dit comme vous, le colonel !... et puis, je n'en ai pas su d'avantage. Mais elle désire vous voir, et si vous voulez arriver jusqu'à elle, il en est un moyen....

—Lequel ? parlez....

Oh ! rien de plus simple ; je vais vous donner un vedro * et du sukary **, et quand ce factionnaire qui a pu vous remarquer aura été remplacé, vous vous présenterez en disant que vous apportez des vivres à la prisonnière de la part du colonel.

Le soldat reconnaissant pressa les mains de la jeune fille dans les siennes, et se mit aussitôt en mesure de profiter de son conseil.

A minuit, dès qu'il eût vu les fusils des sentinelles qui venaient d'être relevées s'incliner pour passer la porte du corps-de-garde, et réfléchir la lumière du fanal suspendu dans l'intérieur, il se présenta à la prison et se la fit ouvrir sans difficulté.

Avec quel transport Mikélina courut se jeter dans ses bras ! Eperdue, troublée, frémissante à la fois d'amour, d'espérance, d'inquiétude, sa bouche n'aurait pu rendre tant d'émotions ; mais son silence les exprimait toutes, et son silence fut compris. Pour la première fois peut-être des larmes coulèrent des yeux de Paulowitz.

—Sauve-moi ! sauve-moi ! s'écria-t-elle ; dans deux heures il doit revenir, si je ne peux lui échapper par la fuite, ah ! par pitié, la mort, la mort !....

Parle plus bas, dit Paulowitz, en jetant un regard inquiet autour de lui.... Je te délivrerai ou nous périrons ensemble. Écoute : la jeune fille qu'épouse Alinski, habite la maison voisine : j'ai examiné les lieux ; les deux toits sont si rapprochés, qu'on peut passer de l'un sur l'autre. Cette fenêtre qui t'éclaira donne sur la plate-forme ; tu ne peux l'atteindre, mais voici ma ceinture et une corde, prépare-toi.... J'essaierai d'enivrer le factionnaire, et dans une heure, si Dieu le veut, nous partirons.

—Oui, nous partirons, répéta Mikélina d'une voix animée ; c'est le ciel qui t'inspire, ô mon cher Paulowitz ! Va, ne crains pas que je faiblisse, mon courage est revenu, je saurai tout braver maintenant.... Quel bonheur ! je pourrai donc fuir loin d'ici, prévenir mon frère du danger qui le menace, et rendre à ma mère l'appui qui lui manque.... Mais toi, mon ami, toi ! que vas-tu devenir ? Dois-je te sacrifier ainsi ?

—Non, Mikélina, je t'accompagnerai.

—Tu déserterais ! Oublies-tu la peine terrible....

—Je la connais, mais je l'ai dit, je t'accompagnerai.

Ces derniers mots furent prononcés avec un calme qui fit frémir Mikélina ; elle se précipita aux pieds de Paulowitz en le suppliant de la laisser aller seule ; mais il lui fit connaître sa fatale rencontre avec le colonel, et alors loin de continuer à le combattre, elle insista elle-même pour qu'il partît le plus tôt possible : « Va-t-en, va-t-en, lui dit-elle, dispose tout, je t'attends. » Ils s'embrassèrent encore, et Paulowitz sortit.

Jamais évasion n'avait paru plus facile et plus sûre : une fenêtre élevée seulement de quelques pieds et cachée aux yeux du factionnaire par une large cheminée ; deux toits contigus, une sortie assurée par la maison voisine, point de sentinelle à la porte de Rimszani ; à trois pas du village, des bois, toujours des bois ; une fourrure de paysan pour Paulowitz, des

vétements de femme pour Mikélina : en vérité, Christia n'avait rien oublié, et en récapitulant sur ses doigts tant de chances favorables, elle jouissait d'avance du succès.....

Une jeune fille travestie en soldat, inspirant une passion à une vieille folle et se battant en duel avec son amant, c'était de quoi faire du bruit dans toute une capitale ; aussi, la nouvelle n'avait-elle pas eu de peine à se répandre dans le village, du village dans la plus grande partie du gouvernement de Wilna, et comme d'ordinaire, elle s'était grossie, chemin faisant, d'un nombreux cortège de détails.

—Je gagerais, dit la jolie comtesse de Boronitza, en se promenant dans l'avenue de son parc, que c'est le jeune soldat qui a fait ma conquête.—Il est probable, répondit le major, car nous autres hommes nous avons une beauté plus mâle.—En conscience, dit la baronne de Leibstadt, je n'aurais jamais cru être si curieuse ; mais ces pauvres amans m'intéressent à un tel point, que je brûle de savoir ce qu'ils sont devenus.—Tenez, s'écria le général Dembrowitz, qui en ce moment arrivait de la chasse, suivi d'une meute de lévriers blancs, j'aperçois là-bas une ordonnance qui vient de Rimszani, et qui se rend sans doute chez le gouverneur ; qu'on appelle cet homme, il nous dira peut-être ce qu'il en est.

Le soldat ne se fit pas prier ; encouragé par le petit verre de vin de France que le général ordonna de lui apporter, il raconta l'histoire de point en point... « Quelle hardiesse avait ce Paulowitz ! quelle force ! dit-il en arrivant au dénouement. Il était monté sur le toit, et déjà il était parvenu, en faisant passer la prisonnière par la fenêtre, à l'enlever jusqu'à lui ; une voisine les attendait... Deux minutes encore, et il était sauvé, mais tout-à-coup la patrouille passe et voit quelque chose... Qui vive ?... crie-t-elle. Au lieu de répondre, tous deux, cachés contre la cheminée, s'y tiennent immobiles. Il y en a qui disent que Paulowitz couvrit Mikélina de son corps, et que de son côté Mikélina mit la main sur la bouche de Paulowitz, pour l'empêcher de répondre ; mais le sergent soutient qu'il faisait si noir, qu'on ne distinguait rien, et que pour lui, il a cru que c'étaient des fantômes. Le poste prit les armes ; on cria de nouveau : qui vive ? et alors, ma foi, une bonne décharge partit... Si vous les aviez vus dérouler ?... Ils sont tombés comme deux gélinottes frappées en plein vol : on aurait pu croire que les mêmes balles les avaient traversés. Le colonel vint à deux heures, il regarda un moment les cadavres, et il s'éloignait sans avoir proféré une parole, quand mon lieutenant lui fit observer que la capote de Paulowitz était déchirée en tant d'endroits qu'elle ne pourrait plus servir. C'est bien malheureux, dit-il, car elle est presque neuve...

« Une masse de sang s'était formée autour des deux amans que la mort n'avait pas séparés, et comme il gelait, les cheveux de Mikélina, qui sont en conscience de la longueur de ce fusil, se prirent si bien, qu'il fallut les couper pour enlever le corps. Croiriez-vous que ces niais de paysans s'étaient attroupés autour de ces cheveux et voulaient absolument les avoir ! On eut beau les disperser à coups de crosses, ils revenaient sans cesse à la charge. Un d'eux s'était armé d'une pioche et voulait briser la glace ; mais on lui mit la main sur le collet, et il reçut une bastonnade dont il se souviendra longtemps... Il criait encore quand je suis parti... »

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

*Vase pour l'eau.

**Biscuit noir à l'usage des soldats.

ALBUM MUSICAL DE LA MINERVE.

MARGUERITE LA FILLEUSE.

ROMANCE



Paroles de E. NEVEU, Musique de MULLOT.

CHANT.

Andantino.



Musical notation for the first system, including vocal line and piano accompaniment. The key signature is one sharp (F#) and the time signature is 3/4. The piano part features a waltz-like accompaniment with a *ritenuto* marking.

PIANO.



Musical notation for the second system, including vocal line and piano accompaniment. The key signature is one sharp (F#) and the time signature is 3/4. The piano part continues the accompaniment.

As - sise au seuil de la chau - miè - re, Sous l'om - bre du til - leul en fleur, Mar -

gue-ri-te, près de sa mè-re, *F* Fi-lait d'un air triste et rê-veur. *F* Mon Dieu! mon

PP Dieu! *espressivo.* se di-sait - el-le, Voi-ci la *F* ro-se et le printemps!... Le ros-si-gnot *P dolce* et l'hi-ron-

rallent. poco animato. del-le... Fi-le-rai-je en-cor bien long-temps?... Fi-le-rai-je en-cor bien long-temps?

Un grand seigneur vit Marguerite ;
 Il était tendre, il était beau,
 Il plut à la pauvre petite,
 Et l'emmena dans son château.
 Deux mois après, dans la chaumière,
 A force de pleurs répandus,
 Se mourait une pauvre mère,
 Marguerite ne filait plus.

Bientôt (le plaisir va si vite !)
 Bientôt revint dans le hameau,
 La trop crédule Marguerite,
 Reprenant quenouille et fuseau,
 Et dans la cabane isolée,
 Pleurant sa mère et ses beaux jours,
 Elle dit : pâle et désolée,
 Que n'ai-je, hélas ! filé toujours !

